

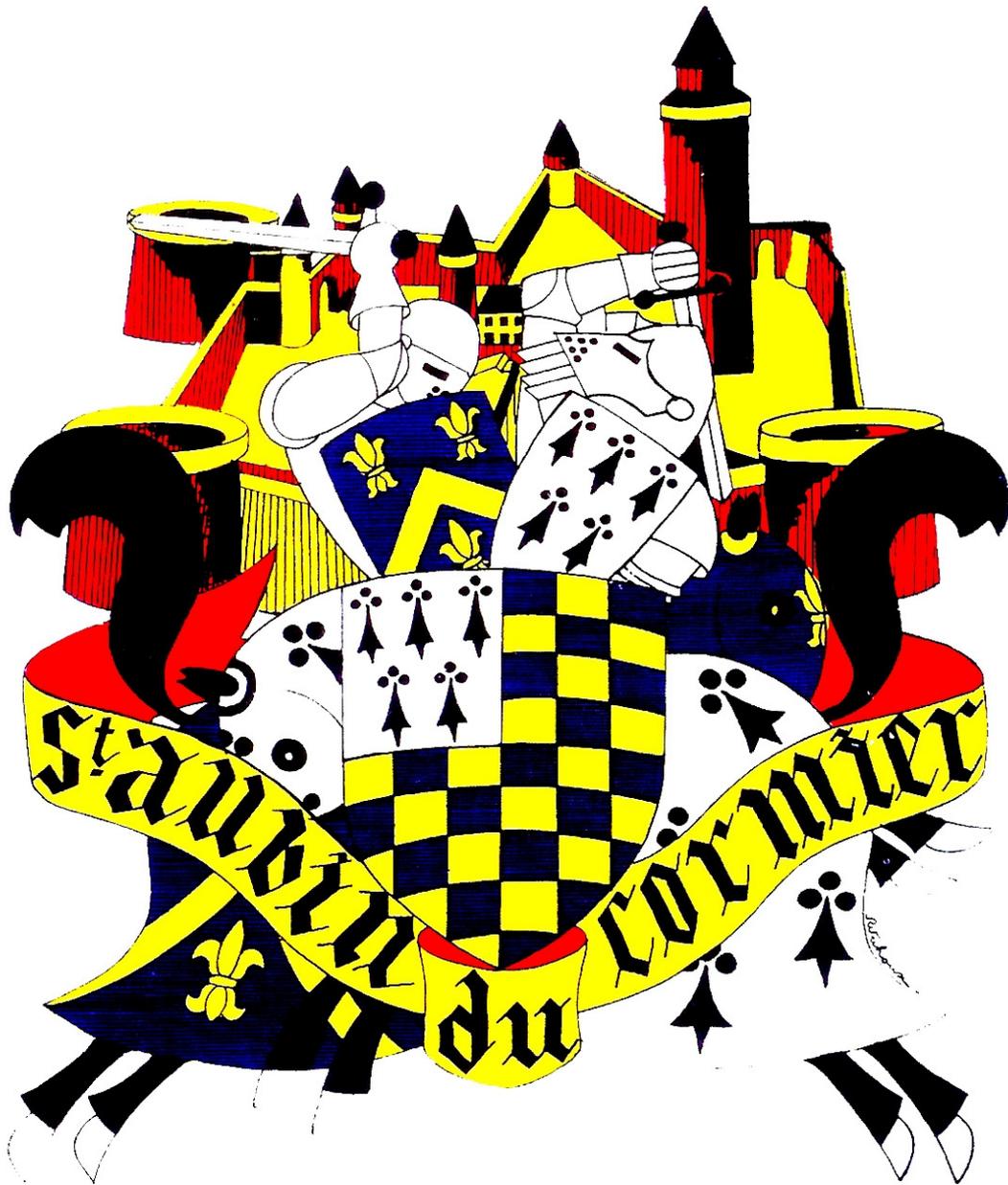


TUDJENTAL BREIZH

ASSOCIATION DE LA NOBLESSE BRETONNE (ANB)

BRETAGNE OBLIGE ! ADALAMOUR DA VREIZH !

**1488-2013 : 525^{ème} anniversaire de la
bataille de Saint-Aubin du Cormier**



Bulletin No 12 - Année 2013 / Kannadig Niverenn 12 - Bloavezh 2013 5,00 €

TUDJENTAL BREIZH : 2, straed Sant-Alfoñs, 35000 ROAZHON
Email : anb.asso@free.fr - Site INTERNET : <http://anb.asso.free.fr>



TUDJENTAL BREIZH

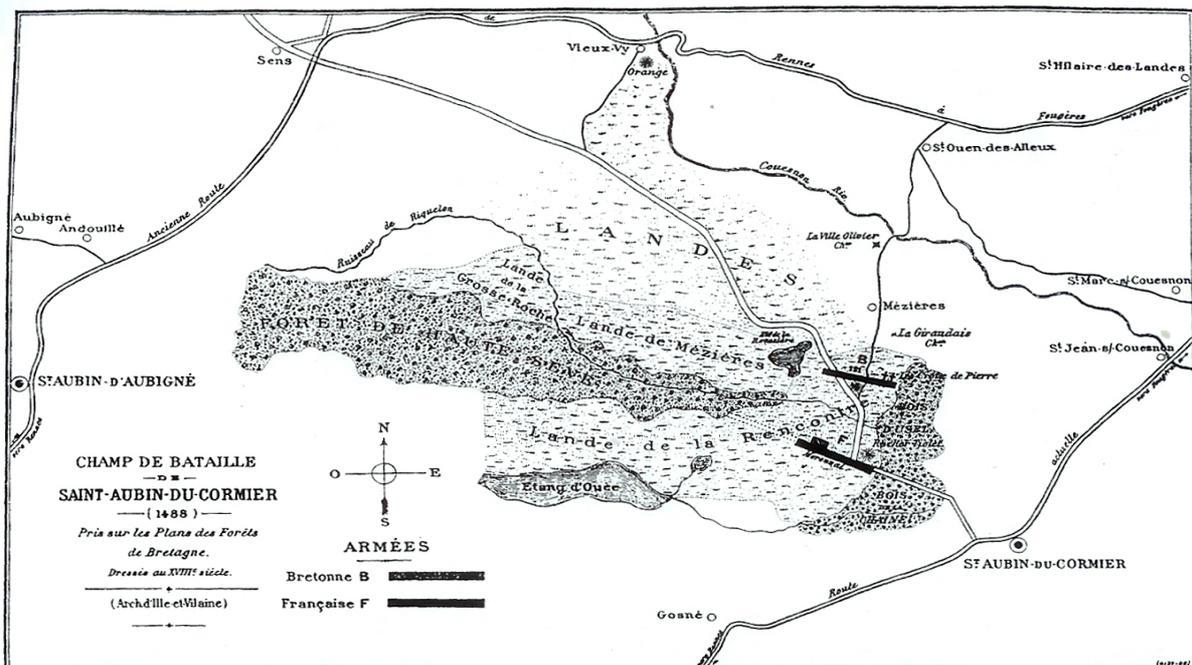
ASSOCIATION DE LA NOBLESSE BRETONNE (ANÓ)

BRÉTAGNE OÙLIGE ! AÓALADOUR DA VREIZH !

Sommaire Bulletin No 12

Kannadig Niverenn 12

<i>Editorial / Pennad stur</i> (Yann Vleiz ar C'hunff)	page 4
<i>Sortie scolaire à Saint-Aubin du Cormier</i> (Fañch Dupuis)	page 5
<i>Deux américains à ... Saint-Aubin du Cormier</i> (Kevin Rottet)	page 7
<i>An emgann eus Sant Albin an Hiliber</i> (Pierre Hervé)	page 9
<i>Les 4 batailles de Saint-Aubin du Cormier</i> (Yann Vleiz ar C'hunff)	page 12
<i>Sir Edward Woodville mort pour la Bretagne</i> (Davy French)	page 16
<i>La bataille de Saint-Aubin du Cormier</i> (Yann Bouëssel du Bourg)	page 36
<i>Le Billet d'Arthur : la « Rencontre »</i>	page 54



Editorial / Pennad stur



Yann Vleiz ar C'hunff : Saint-Aubin du Cormier, cette bataille oubliée de notre histoire interdite ...

Il n'échappera à personne, et surtout pas aux lecteurs de ce bulletin, que notre Histoire de Bretagne est taboue, ostracisée par l'Etat Français, car sans doute révolutionnaire ! En effet si tous les Bretons connaissaient parfaitement leur histoire, et donc la multitude d'injustices accumulées sur notre peuple depuis plus de 500 ans à travers ce qu'il faut appeler un colonialisme forcené, cela ne fait aucun doute que le vote breton serait différent : les Bretons voteraient davantage pour des partis bretons, et notre Bretagne serait déjà en bonne marche vers l'autonomie ou plus ... Devant ce danger irrationnel pour la néo-sacro-sainte religion jacobine dogmatisant l'unicité indivisible de son territoire, pourtant récent dans sa découpe hexagonale, les remèdes sont simples : aucun musée ne parle de notre Histoire indépendante de Nominoë à Anne de Bretagne, de nos rois et de nos ducs... L'histoire officielle française de Bretagne démarre avec le mariage d'Anne et de Charles VIII, avant rien, le désert ... Cette Histoire n'est pas non plus enseignée dans nos écoles de Bretagne, pas même à Diwan, et quand elle apparaît par bribes dans les médias aux ordres, elle est souvent tronquée à dessein, revisitée pour ne pas dire révisionniste ... L'histoire est écrite par les vainqueurs, et malheur aux vaincus !

Dans cette histoire interdite de Bretagne, la bataille de Saint-Aubin du Cormier est elle même oubliée : Rabelais, Machiavel et Voltaire en ont parlé comme une bataille majeure du 15ème siècle, ayant changé la physionomie géopolitique de l'Europe, et pouvant même pour certains historiens être prise comme événement décisif faisant balise dans le temps historique... Certes Le Clézio, récent prix Nobel de littérature a eu quelques pages là dessus, mais pour constater et s'étonner que localement cette bataille soit effectivement oubliée : venu à plusieurs reprises sur le site de la bataille, il s'est rendu compte que les habitants des environs n'en savaient plus grand chose... Certains pensaient même que le monument au bord de la route était dédié à quelque obscur événement de la seconde guerre mondiale... A pleurer ! Et pourtant les anciens curés et instituteurs de campagne en ont parlé à nos grand-parents enfants... et aujourd'hui plus rien ! Saint-Aubin c'est comme Alésia, connais pas !

Paradoxalement c'est un projet « profanateur » de site d'enfouissement d'ordures ménagères sur la partie nord-nord-est du champ de bataille qui va relancer sa publicité en 2000 et 2001 ! Manifestations, papiers polémiques dans la presse, reportages aux journaux télévisés, article dans le *Daily Telegraph* et autres journaux étrangers, et nous autres, militants des années 2000 et 2001, qui avons réussi non sans peine à avoir gain de cause, aurions-nous osé ou même pensé ensuite, acheter ces quatre hectares de landes sur l'épicentre de la bataille pour en faire un parc de sculpture mémorial ? Je ne crois pas... Ironie de l'histoire, c'est un projet jacobin infamant pour cette bataille qui l'a réveillée aux yeux de beaucoup... mais pas encore de tous. Le travail n'est pas fini et nous nous y emploierons, encore et encore, comme d'autres compatriotes le font pour la langue ou la réunification, afin que les Bretons réapprennent leur Histoire, et la découvrent comme nous l'avons fait, tel un coup de poing reçu dans le ventre... comprenant d'un coup tout ce

que l'on nous a caché, dans un immense mensonge contre-nature et si éloigné des idéaux de démocratie et des droits de l'homme prônés par un Etat français schizophrène et hypocrite...

Voilà, on pourrait dire encore beaucoup de choses à ce propos, mais il n'y a pas assez de place dans un édito... et je dis quelques mots plus loin sur ce que j'appelle « la troisième bataille de Saint-Aubin du Cormier ». En tout cas je remercie chaleureusement mon ami Jakez de Poulpique, membre de MAB (et co-proprétaire à travers TUDJENTIL BREIZH d'une part de terrain dans Koad Sav Pell) qui a initié ma cooptation au sein de TUDJENTIL BREIZH comme « chevalier » et qui à travers ce bulletin spécial de l'ANB permet une nouvelle évocation de cette bataille de Saint-Aubin du Cormier, oméga de la Bretagne indépendante médiévale, (celle de Ballon étant son alpha), et d'où peut-être un jour nous pourrons relever l'étendard breton de la poussière. Nous l'espérons ardemment en tout cas !

Trugarez vras d'an holl ha bevet Breizh dieub !

Yann-Vleiz ar C'hunff, Président de MAB/ Koad Sav Pell



Bugale Skol Sant-Mikel e Roazhon

o tizoloñ hon istor

gant Fañch Dupuis

E miz Mezheven 2010 e oa bet bugale CE1 CE2 ha CM1 ar klas divyezhek da weladenniñ un eus tachenn vrudetañ Breizh. D'an 28 a viz Gouere 1488 pa oa Frañsez II duk hor vro e oa bet kollet stourm pouezhus diwezhat ar Vreiziz enep ar C'Hallaoued : da lavaret eo hini Sant Albin an Hiliber.

Ul lodenn eus lec'h an emgann-mañ anvet « Lanneier ar gejadenn » a zo bet prenet gant tud an embregerezh KSP (Koad Sav Pell) liammet ouzh ar gevredigezh MAB (Musée Archipel Breton) a zo Yann-Vleiz ar C'huñv e prezidant. Pal an daou strollad-se eo reiñ e eñvor e binvindigezh hag e sevenadur da Vreizh hag e bobl adarre hep ma vo tra ebet ken kuzhet na kement gevier hag sellou a-dreuz skuilhet a-ratozh gant ar gouarnamant gall war hon istor distrujet gantañ.

Abred awalc'h d'ar mintin e Gwitreg setu ni holl prest da bignat er c'harr-boutin galvet evit mont da arvestiñ 40 km pelloc'h kastell en e boull Sant Albin ha tachenn nevesaet KSP. Goude bezañ bet gwelet kreiz tachenn ar stourm savet ennañ ur c'hromlec'h bet plantet banniel ar vro en e drec'h hor boa kendalc'het betek deroù gwir hor pourmennadenn : kroaz koun ar re varv war ar c'hannlec'h-se. Aze holl assambles ar vugale, Jakez ar Poulpiket (Prezidant DIHUN 35) ha Fañch Gwern (skolaer ar klasad) hor boa selaouet bamet displegadennoù niverus ha resis an arzour skrivagner livour barrek war hon istor ivez, an aotroù Yann-Vleiz. War-raok hor boa kerzhet en ur en em silañ etre ar gwez ar raden ... hag an dres ivez siwazh, sioul dindan an heol skedus ha tomm dija etrezek kroaz koun kentañ staliet war al lec'h gant emsaverien vroadel e bloavezhioù 1932. Un

troc'h bihan a-benn evañ ur banne dour fresk c'hoazh ha sevel un nebeut goulennoù hag e oa poent mont war-zu KSP en ur heuliañ ar wenodenn vray a-dreuz ar parkeier ar c'hoadoù hag al lann. War ribl an hent e oa bet ret deomp harzañ chom estlammet dirak ur wezenn-derv test eus an amzerioù kozh-se sur... hag lod ar vugale d'ober o marmouzed war he skourroù.

Koad Sav Pell, eus a bell e vez gwelet anezhañ dre c'hras e beulvanoù uhel e c'hraou savet honunan penn gant kefioù ha houarn. Santet e vez spered hor pobl hag hini ar re geltiek. An holl vugale a oa bet souezhet bras dirak ar mein bras-se savet niverus ha lec'hiet holl a-benn skeudenniñ pe an armeoù brezhonek pe an arouezioù keltiek. Ul lip e bav evit hon daoulagad hag hor c'halonoù... ha evit hor c'hofoù ivez peogwir e oa poent bras debriñ araok mervel gant an naon !

An amzer a dro. distroet eo ar c'harr-boutin a-benn kas ac'hanomp betek kastell kozh Sant Albin lec'h e oa echuet ar c'hannad kollet goude eurvezhioù difenn : 300 soudard brezhonek kalonek meurbet enep 3000 gallek. Gweladennet e oa bet ganeomp en ur ober tro ar mogerioù a chom war o sav c'hoazh. Eveljust n'eo ket bet kempennet dindan galloudoù ar maered jakobined betek poent. Kentoc'h ar c'hontrol pa eo bet preizet e vein bravañ gant ar vourc'hized c'hall a bep amzer. Dre chañs e vez gallet kaoud soñj eus hon istor ha diskouez anezhi c'hoazh da rummdoù hon amzer do zont evel ar vugale a zesk hor yezh dispar da skouer pa n'e vez ket kavet livioù gwir a seurt-se e levrioù istor gall !

Peder eur eo siwazh deuet eo eur an distro e Gwitreg. Ken laouen omp bugale ha tud-gour. Echu eo an devezhiad dizoloiñ-mañ da adober gant ur c'hlasad all marteze pa oa bet graet araozomp dija gant skol Goneg.

Kenavo neuze ha kit eta ho-unan da welout al lec'h-se hep e bar!

Fañch Dupuis (Kelenner CE1/CE2 /CM1 Skol DIHUN Sant Mikel e Roazhon)



Klass divyezhek DIHUN Roazhon e Sant Albin an Hiliber

Deux américains à ... Saint-Aubin du Cormier

par **Dan Golembeski (Grand Valley State University / Michigan)**

et **Kevin Rottet (Indiana University)**



Sant Albin an Hiliber - juillet 2009, 521 ans après le jour fatidique du 28 juillet 1488 ...

Un jour d'été. Deux universitaires (linguistes) américains et leurs guides fidèles, Jakez et Loik, à la recherche de temps perdus. Lieu de la « rencontre », où es-tu ?

DAN : Nous t'avons cherché sous de la bruine fine. Que peux-tu nous apprendre aujourd'hui ? La distance temporelle qui nous sépare de ce moment historique s'estompe à mesure que nous nous en approchons.

Enfin, un monument officiel, à peine visible en bordure de route. On s'arrête. Une photographie prise.

Ô champ douloureux ! Nous cherchons à te comprendre : nous cherchons toujours. Y a-t-il une réponse ? Y a-t-il un sens à ce champ où reposent des milliers de soldats, fiers de leur identité, surtout prêts à la défendre ?

KEVIN : Petit parcours à pied dans de hautes herbes mouillées, ciel ennuagé – enragé - pluie par moments torrentielle, chemin à ornières boueuses ... et tout d'un coup, au delà du site officiel, on se trouvait au milieu d'un champ de pierres dressées en cercle avec, au milieu, les restes d'un feu

de joie. Un lieu de pèlerinage érigé par ceux qui s'en souviennent. Pour que nous nous en souvenions. (NDLR : nous sommes sur le lieu de KOAD SAV PELL – cf photos plus bas)

DAN : Un moment où le silence se fait presque total, à part nos pas perdus dans la boue et le bruissement de la pluie dans les arbres.

KEVIN : Quelques nœuds entrelacés et autres triskèles taillés au couteau dans les pierres nous apprennent que ce ne sont pas les ruines d'un ancien camp celtique primordial mais plutôt un site de rencontre de druides modernes ou de sympathisants celtiques prêchant la Bretagne libre ou au moins la réunification des cinq départements.

Moi, Kevin, en tant qu'étudiant de la langue bretonne ainsi que de sa sœur linguistique proche, le gallois, je me considère du nombre de ceux-ci, au moins partiellement, même si je n'ai jamais rencontré les membres de ce cercle local particulier. L'étude de la langue semble avoir cet effet sur les gens. Esprit de corps d'un groupe d'étudiants voués à la conquête de cette langue bretonne aux saveurs de la terre et de la mer, ou ancienne magie celtique jetant encore ses sorts millénaires sur ses adeptes modernes ? Je ne sais.

DAN : Et moi passionné de linguistique, professeur – étudiant -- de la langue française, ayant séjourné en France le plus souvent dans les régions du littoral méditerranéen, je ne fais que découvrir ces dernières années la Bretagne, sa beauté, son identité unique : Le Morbihan, Morlaix, Quiberon, Dol, Dinan, Roscoff, La Roche Bernard, Carnac, Gavrinis. Le bagad, la langue bretonne, les traditions. Attiré par un désir intérieur, mais surtout poussé, on dirait, par des hasards fortuits, par les aléas du voyage, je me trouve de plus en plus plongé dans un nouvel univers, dans cette culture de richesses profondes et anciennes, dans le mystère.

Comment ne pas s'identifier aujourd'hui à ceux qui sur ce champ verdoyant, sont venus planter la bannière de leur identité face à l'envahisseur ?

KEVIN : Notre visite du lieu de la Rencontre et du monument érigé en l'honneur des guerriers tombés a été effectuée, par un après-midi pluvieux de Juillet, par un itinéraire que nos guides infatigables Jakez de Poulpiquet et Loik Denis nous avaient préparé. Ce parcours, incluant la visite de quelques châteaux des Marches de Bretagne (Châteaugiron, Fougères) nous a donné un aperçu d'une Bretagne d'autrefois, d'une Bretagne qui fut... Une Bretagne vivant pleinement sa culture, sa langue, son destin. Si cette Bretagne-là n'est plus réalisable, la valeur de ces sites est de rappeler cette époque révolue, de faire réfléchir les gens au passé... et à l'avenir. Il incombe aux Bretons modernes de voir comment ils peuvent maintenir leur bretonnité, leur culture et leur langue ancestrale dans la France du 21^{ème} siècle.



An emgann eus Sant Albin an Hiliber

par ***Pierre Hervé***

Ce texte inédit en breton correspond au texte en français du même auteur paru pages 12-15 du bulletin N° 33 de Foen Izella (Bulletin sur l'histoire du Pays Fouesnantais)

Er miz éost 1483, Roué Bro c'hall, Louis XI, a verv. Heman eh doa mell c'hoant da lakaat bravigoù war e gurunenn. Daou diamante a blije kalz dezhañ : Burgondia ha Breizh. Dug Burgondia en doa degemeret an Dauphin Louis, disuj an Aotrou Niezh eus e dad Charles VII ; hemañ o teskin an dra-se a lavar : “Ma c'henderv Dug Burgondia a vag al louarn a zebro e yar”. Gwellout a rae just ha pell.

Adalek bloaz 1462, an darempredoù etre Louis XI ha François II (1458 – 1488), Dug Breizh a oa fall tre. Roué Frañs a damall da François II da chomet hep roet dezhañ ar wazoniezh veur. (Ar wazhoniezh vihan a zo hepken ur jest an sevended. Ar wazoniezh veur a lak ar waz repiet striezh eus e pennaotrou.) François II a c'henderc'helas da vehegin war e skridoù “ Dug dre c'hras Doué “. Er breizh, ma oa an Dug difennet gant an noblañs vihan, ar vourc'hize lezh gag a bobl eñ em skae eus an noblañs veur ar varoned, e touez ar re-man, lod a oa a du Roué Frañs, aliez e oant tost d'an tigezhioù Gall gant demezin pe kerentiezh. Merc'h Louis XI, Anne de Beaujeu a oa lez Rouanez ; he a oa ken ampart eus he zad, he a gas en dro ar memes politikerezh euz Louis XI ouzh ar Breizh. Dug François a rag ur mell fazi, en a degemer en e lez daou enebour euz al lez Rouanez, Louis d'Orléans hag an aotrou d'Albret. An oberoù-se a oa evit al lez Frañs ur merzhadenn ha lakaat an en kardenn da darhan. Anne de Beaujeu a galle kontañ war an noblañs veur Breizh : Rieux, Rohan, Avaucourt.

Er fin miz mae 1487, un arme Gall a zerc'hell Ankiniz, kastel Briant ha Redon, Ploërmel a gouezhe an devez kentañ eus miz even, ha bec'h an arme zegas war Naoned, houmañ a vo sikouret gant kouerien Breizh-Izel, martoloded Kerné ha tu deuz Gwen Rann.

Anne de Beaujeu a savas ar seziz. De Rieux a lakae e lañs war e skoaz all. An arme Roué er Bloaz 1488 a zerc'hell Klison, Gwitreg, ha Sant Albin an Hiliber. E penn kentan nevez amzer 1488, Anne de Beaujeu a vane eus 15 000 den : Galloued, tud Bro Suis, Italianed gant ur c'hanouerezh, Galloudek, gourchemmed gant La Trémoille.

Dug Breizh daoust ma oa e arc'hant e stad fall a teu a-benn da vodañ eus 11 100 soudard stummet gant 6 400 Breizhat. 3 500 Spagnoleg ha tud Gwaskogn, 500 Alemaneg ha 400 Saozneg.

An emgannoù en em ziorlont an 28 eus miz Gouere war zu walarn Sant Albin war ul lanneg golet gant lann ha brug, strewed gant bernioù roc'hek. Ar vretonec o deus kemeret lec'hiadur war ur dorgenn o dues war o zu dehou ar c'hoad galvet « Haute Sève » ha war zu sav héol, koat « Lezel » ; deus aze a erru ar Galloued. Ar re-mañ a groge ar stourm gant ur ganoliadeg krenv. An tennou a atahine goulo niverus e-touez an troadegiezh Breizon. Ar penn gadour Alamaneg evit lakaat e soudarded eus goudor tennadegoù a ra ur giladen a-dreñv un vhelenn douar, ar rener tud spagh a ra e vad eus an dra-se ha vanne e 400 marc'heger a dreuz ar faotenn o voutant divoutant an trodegiezh Brezhon. Talvoudus e oar c'hollou : 6000 brezelour evit an arme dugel ha 1500 Galloued.

Bremañ, al lec'h an emgann a zo market gant ur groaz warlein bern karreg hag ur blakenn en envor 6000 Breizhon ha c'hevredidi a zo marv evit difenn an dizalc'h o bro. Savet eo bet er bloaz 1988, ur samour envor da genver ar pemp vet kantvet an emgann.

Anne de Beaujeu a oa gounezerez ha c'houlenne start krennlec'h di : Sant Malou- Felger-Dinan ha Sant Albin an Hiliber. An feur skrid ar Verger, an dek eus miz east 1488 a lezel d'ar Brezh he dezalec'h, gant aoh eus gourlamm broadet breizhon, met an enebourien ar Roué a zo kas kuit ha ar gouestl an dug ha na zemeze ket e verc'h hep an asant ar Roue.

François II, dizesperet, a verv ur miz goude. Deuet Dugez (da 12 vloaz), Anne de Bretagne (1477-1514) a zemezset dre dredeog Maximilien An Aostria, er miz kerzu 1490. An divizioù eus ar fevr skrid ar Verger ne oant ket douget ar brezel a gemer en dro memes miz. An Dugez ne oa ket gouest da derc'hell ar stourm, hi a endalc'hel e zimeziñ kentañ. Rediet e oa da zegemer he zimezioù gant Roue Frans Charles VIII ha goude an dimeziñ er Langeais d'an 6 eus miz kerzu 1491. Ar rezhoù Breizh zo kadarnaet gant ur c'hontrat dimeziñ. Henañ a difer e ken kaz ma ver var Roue, Anne a dimeziñ gant e walerc'hiad. Charles VIII a stocke e benn ouzh ar gourin an nor izel er maner Amboise, mervel a ra memes devezh war lec'h an taol-se.

Dimeziñ gant Louis XII (Miz genver 1499). Ar Roue nevez a oa Louis d'Orléans, hemañ a raok a embanne Bro-Gall e gopr Breizh. Anne ne oa ket gouest da zimezih gantañ rak hemañ a oa dija dimezet gant Jeanne de France, merc'h Louis XI. An dimiziñ-se ne oa ket bet sevenet kement o doa donjer eus e wreg. Don a ra a benn da dorr e zimiziñ ha da enem eurediñ gant Anne : Ur c'hontrad nevez a lare : *Ar melestradur an Dugelezh a chome etre daouarn an Dugez* .

Diawelo eo ive pa verve ar rouanez He mab henañ a Roue Frañs ha herc'h eil mab Dug Breizh. Eizh c'houadur a oa ganet, chome a ra bev div verc'h, Claude ha Renée. Er 1506, Claude a zo danvez pried da François d'Angoulême padet daouzek vloaz, hêr kentañ eus rouantelezh Frañs, an dimiziñ a voe lidet er miz mae 1514.

Ar rouanez Anna a verve an 9 euz miz genver 1514. Deuet intanv Louis XII a eurede Marie d'Angleterre, c'hoar Roue Henri VIII, met mervel a ra er 1515, hep hêr gourel . Deuet Roue Bro-C'hall dindan añv François 1^{er}, François d'Angoulême, em doe eus rouanez Claude, an dohezadur an dugelezh e pad e vuez ha goude an duhezadur peubad er piz even, memes bloaz. Ar rouanez Claude a verve er Blois d'an 28 miz gouere 1524.

François 1^{er} a ra da c'houzout ma oa an daophin Henri II perc'henn an dugelezh, ar Roue a oa kulator au daofin e-pad e minolrezh, abalamour d'an dra-se ar Roue a oa mirer euz madou an daofin . Evit kas dabenn an kendeuz peur glock ar Roue a brehas hep chipotal an asant an noblañs Breizh pouezus.

Ar breujou-Breizh galvet er Gwened er miz eblel 1532 evit kaout ur diskoulm d'an arguz a enebe an dalc'hidieus an frankiz an duglerezh hagarre a oa evit an stagidigezh d'an Frañs, levezon ar re-mañ, dalc'hidi ar peoc'h, a gounit.

Er miz gwengolo 1532, eo bet embannet ar skrid-embann eus Plessis-Macé ur c'hontrat hanter-kostez degemeret gant gouarnamant Gall ha kamnaded Breizh.

*“Ne vo ket sevet tell ebet er Breizh hep an asant eus breujoù-Breizh.
Ar reizh a vo dalc'hel e giz e eo a-raok.
Ar gargou an iliz a vo roet d'an tud breizh hepken.”*

François 1er a kadarn ar breizhiz a miret o breujou, o emren melestradurel. Androfin a oa bet kurunnet Dug Breizh d'an 13 a viz ebrél 1532, dindañ añv François III, Dug diwezah eus Breizh, marv a rae oadet 18 bloaz. Frankiz Breizh a ehana e donigezh Henri II ; hemañ ne vo ket sakret dug Breizh ha na zougas gwec'h ebet an titl dug Breizh. Evel-se, er bloaz 1547, pa ya da vervel ar vouskomzioù eus an dizalc'h brezhon.

VOCABULAIRE : Traductions données au fur et à mesure de l'apparition des mots dans le texte.

Aotrou niezh : Autorité
Darempred (où) : relations
Gwazoniezh : Hommage
Penn Aotrou : Suzerain
Lezrouanez : Régente
Lez : Cour
Mezhaden : Affront
Kouer (ien) : Paysan (s)
Stumann : Former
Lec'hidour : Position
Atahinañ : Provoquer
Goudor : Abri
Kiladenn : Retraite, recul
Dizalc'h : Indépendance
Feur-skrid : Traité, contrat
Mont diwar wel : Disparaître

Gouestl : Promesse
Dre dredeog : par procuration
Walerc'hiad : Successeur
Gourin : Linteau
Melestradur : Administration
Hêr : Héritier
Hêr Kentañ : Héritier présomptif
Gourel : Mâle
Peurbad : Perpétuel
Henañ : Aîné
Mirer : Gardien
Kendeuz : intégration
Diskoulm : Solution
Diell : Document, acte public
Tell : Taxe
Mouskomz : Allusion



Les quatre batailles de Saint-Aubin du Cormier

par ***Yann Vleiz ar C'hunff***



NDLR : Discours écrit et lu le 28 Juillet 2013 à l'occasion de la commémoration du 525^{ème} anniversaire de la bataille de Saint-Aubin du Cormier

Chers compatriotes bretons ou amis de cœur de la Bretagne, nous voici réunis ce 28 juillet 2013 comme tous les ans, pour commémorer la bataille de Saint-Aubin du Cormier, en cet endroit où il y a 525 ans, six mille Bretons et alliés périrent en défendant, dans l'honneur et le courage, l'indépendance de la Bretagne.

Cette bataille a été racontée dans le détail par plusieurs historiens dont les fameux d'Argentré et La Borderie, et nous nous rendons compte que le destin de la Bretagne s'y est joué à peu de chose ... D'abord les Bretons ont sans doute fait l'erreur de chercher une confrontation directe d'armée à armée, vu la supériorité de l'artillerie française bénéficiant des dernières avancées technologiques de l'époque, boulets en acier contre boulets de pierre... et aussi vu la supériorité de l'armée française sous commandement unique, tant en nombre de soldats, 15 000 contre 11 500, qu'en préparation militaire, où l'armée française était composée de soldats et mercenaires professionnels aguerris face à une armée bretonne sans doute moins préparée, étant composée en partie de

milices paroissiales. Rieux l'avait compris, et avait proposé plutôt le harcèlement des troupes françaises, sorte de guérilla avant l'heure, mais n'avait pas été entendu par cette armée bretonne et alliée disparate et sans unicité de commandement. Ensuite, une fois l'affrontement direct décidé par les Bretons, le destin les fit arriver sur le lieu de la Rencontre une bonne heure avant l'arrivée des Français, qui cheminant en désordre connurent un moment de désarroi, en découvrant en face d'eux l'armée bretonne et alliée rangée en bon ordre et déjà prête à se battre. Là encore Rieux eut la bonne proposition, celle de charger tout de suite, cavalerie en tête, et d'emporter rapidement la victoire sur les Français, dans l'effet de surprise avant qu'ils n'aient eu le temps de s'installer, ainsi que de préparer leur artillerie meurtrière... mais là encore les tergiversations des différents chefs Bretons et alliés donnèrent le temps aux Français de se mettre en ordre de bataille. Deuxième erreur stratégique... Et pourtant l'impétuosité des Bretons dans la défense de leurs libertés va faire des miracles dans un premier temps : alors que les deux artilleries ont tiré chacune toutes leurs premières salves, fauchant beaucoup d'hommes, les deux armées s'ébranlent l'une contre l'autre, et dès le début de l'effroyable mêlée générale, les Bretons réussissent cet exploit remarquable de faire reculer les Français de plus de cent pas ! Mais c'est sans compter avec l'artillerie française qui a rechargé ses canons et tire une nouvelle salve meurtrière sur l'aile droite bretonne tenue par les lansquenets allemands. Ceux-ci se replient légèrement pour esquiver les boulets, créant une brèche dans les lignes bretonnes. La cavalerie française s'y engouffre pour prendre à revers les troupes bretonnes qui continuent encore à se battre avec courage, mais qui prises en tenaille ne tardent pas à se disloquer et à devoir lâcher prise... L'affrontement commencé quatre heures plus tôt, vers 14h, tourne au carnage au profit des Français... et à dix huit heures la défaite bretonne est consommée ! De là découlera le traité du Verger où le Duc François II se verra imposer de ne pouvoir marier ses filles sans le consentement du Roi Charles VIII, puis à suivre le mariage forcé d'Anne, héritière du Duché avec ce même roi Charles VIII désirant l'annexion pure et simple de la Bretagne au royaume de France... Cet annexion ne sera diplomatiquement effective que sous le règne du roi François Ier, qui annulera le contrat de mariage d'Anne et de son second mari Louis XII, plus favorable à l'indépendance de la Bretagne. François Ier imposera en 1532 un pseudo Traité d'Union, qui sera en fait un édit unilatéral, car non contresigné par un prince breton légitime, et imposé aux Bretons par la menace et la corruption. En droit international, la Bretagne serait donc toujours indépendante de fait, malgré la colonisation des esprits sinon des cœurs, opérée depuis près de cinq siècles maintenant par l'occupant français.

Aujourd'hui encore, tous les Bretons qui s'intéressent à l'Histoire de leur pays ont connaissance de cette tristement célèbre défaite de Saint-Aubin du Cormier, du 28 juillet 1488, qui sonna le glas de l'indépendance de la Bretagne. Pourtant peu d'entre eux savent ou ont conscience que sur cette terre de Saint-Aubin du Cormier, nous pouvons compter jusqu'à quatre batailles... Deux batailles médiévales et physiques, et deux batailles modernes et culturelles voir politiques, tant culture et politique sont liées en Bretagne, par le fait même de notre subordination à une administration française étrangère...

Ainsi cette bataille du 28 juillet 1488 est en fait la deuxième bataille de Saint-Aubin du Cormier, puisque une autre et première bataille a eu lieu moins d'un an avant, le 10 octobre 1487, à une lieue de là, en pleine ville de Saint-Aubin du Cormier : il s'agissait de la prise du château, par les troupes françaises, suite à l'invasion de la Bretagne depuis le mois de mai 1487. En effet, ce 10 octobre 1487, une armée française de 4000 hommes, pillant et terrorisant les campagnes environnantes, arrivent avec une artillerie importante au pied du château de Saint-Aubin du Cormier. Ce château a été construit par le Duc Pierre de Dreux entre 1223 et 1225, et se trouve sous le commandement d'un vieux brave, Guillaume de Rosnyvinen, depuis 1465. Celui-ci, prévoyant depuis longtemps une attaque, s'était occupé de le remettre en état de défense, y faisant exécuter d'importants travaux. Il avait demandé au Duc des troupes, de l'artillerie et des munitions, mais sans pouvoir rien obtenir, car François II craignant lui-même d'être assiégé avait besoin de toutes ses forces. Face aux 4000 soldats français, il ne restait à Rosnyvinen que 30 ou 40

hommes, car une partie de ses troupes s'était enfuie à l'approche de l'armée française. Cependant, grâce à son héroïsme et à sa détermination il réussit tout de même avec sa poignée d'hommes à tuer 60 ou 80 Français. Mais les canons français font des dégâts considérables dans les murailles du château, ouvrant des brèches importantes de 4 ou 5 mètres. Rosnyvinen était prêt à se battre jusqu'à la mort, et à être enseveli dans les ruines, mais sa garnison effrayée réussit à le faire capituler. Par estime pour sa bravoure, le commandement français permit à Rosnyvinen de garder la vie sauve et de se retirer à Rennes.

Plus tard, un an après la grande bataille du 28 juillet 1488, au mois de mai 1489, Charles VIII fera démanteler le château de Saint-Aubin du Cormier, ne laissant subsister que la moitié nord-est du donjon, le côté par où l'armée française arriva à Saint-Aubin du Cormier en venant de Fougères, et en mettant à bas l'autre côté, celui des Bretons. Sans doute une façon symbolique de montrer à travers le temps, et encore aujourd'hui, sa victoire écrasante et irrémédiable sur nous les Bretons... et pourtant rien n'est figé ni définitif, même pas les symboles, car comme me le fit remarquer un militant breton, un donjon sert à se défendre, et vu comme cela, les Français en nous laissant le côté nord-est debout, nous ont en fait laissé un bouclier symbolique pour nous protéger! Et cinq cent vingt cinq ans après, nous sommes toujours ici, debout à nous souvenir, à résister et à témoigner, avec une culture bretonne toujours bien vivante : n'eo ket echu ! Ce n'est pas fini !

La troisième bataille de Saint-Aubin du Cormier, elle, moderne et récente, a eu lieu il y a douze ans en 2000 et 2001. Il s'agit de la mobilisation d'une poignée de Bretons, contre un projet politique local, avilissant pour ne pas dire profanateur : la volonté de construire un site départemental d'enfouissement d'ordures ménagères sur la partie nord-nord-est du champ de bataille de Saint-Aubin du Cormier, où il y a également eu des combats et des hommes enterrés, parmi les 6000 morts Bretons et alliés... Ce projet qui faisait fi de l'Histoire bretonne nous montre le peu d'intérêt que portent les pouvoirs publics français à notre identité et à notre mémoire... Un tel projet aurait-il été concevable près des cimetières militaires des guerres commémorées par l'Etat français ? Je ne pense pas, mais la Bretagne est une province soumise depuis si longtemps qu'un tel projet ne semblait pas émouvoir les partis politiques français contactés à l'époque, tous jacobins et peu soucieux de respecter notre mémoire et Histoire bretonnes... Nous étions donc seuls à nous battre contre ce projet, telle la petite poignée d'hommes de Rosnyvinen, contre vents et marées, mais notre détermination finit par payer. Notre mise sur écoute, nos filatures, et les pressions et intimidations diverses endurées via les forces locales de gendarmerie ou les agents actifs de renseignement, n'eurent pas raison de notre détermination... Nous réussîmes à travers notre collectif de défense Mémoire et Dignité composé d'une poignée de militants bretons et d'artistes, ainsi que l'association de riverains et d'agriculteurs AME, ou Association Mézières Environnement, à renverser les rapports de force, petit à petit, à travers trois manifestations importantes, deux à Saint-Aubin du Cormier dont l'une en mars 2000 qui réunit plusieurs milliers de personnes, et une à Rennes qui s'acheva après un hommage à Glenmor au Parc du Thabor, devant la préfecture de Région où siégeait un préfet qui deviendra plus tard, en forte promotion, secrétaire général de l'Elysée puis ministre de l'intérieur. Je ne parlerai pas ici dans le détail de tous les rebondissements et anecdotes de cette troisième bataille, celle de l'honneur et de la mémoire, mais en résumé, après avoir contacté la presse étrangère dont le *Daily Telegraph*, au nom des alliés morts à Saint-Aubin du Cormier, après avoir réussi à passer dans quelques journaux télévisés français, après avoir construit un monument toujours debout à la Héllandière, lieu du projet profanateur, et enfin après s'être présenté aux élections cantonales, nous finîmes par avoir gain de cause définitivement. En effet, le SITCOM de l'époque, porteur du projet infamant, perdit toute légitimité après deux ans de lutte acharnée, à travers son président, maire RPR et conseiller Général de Saint-Aubin du Cormier, qui perdit tous ses mandats électifs en 2001. Nous venions donc de gagner la troisième bataille de Saint-Aubin du Cormier, ajoutant une victoire aux deux défaites médiévales, et il n'y aurait donc pas de site d'enfouissement d'ordures ménagères sur ce haut lieu de la mémoire bretonne et européenne ! En bon celtes que nous étions, nous avons décidé de fêter l'événement à travers la création d'un Festival des Libertés Bretonnes, qui eut lieu

dans la cour même du château de Saint-Aubin du Cormier avec la participation de grands noms de la scène bretonne dont notamment Gilles Servat. C'était sans compter avec la rancune des services de l'Etat, droite et gauche réunies en tête (nous étions en période de cohabitation avec le tandem Chirac-Jospin). Qui donna l'ordre ? Nous ne savons pas, mais le Préfet dont il a été fait allusion plus haut orchestra le sabotage en règle de notre festival avec de gros moyens, discrets mais efficaces, et après deux années d'existence, 2001 et 2002, notre Festival des Libertés Bretonnes dut se terminer en laissant des dettes conséquentes ... intégralement épongées depuis par quelques membres de notre association MAB, Musée Archipel Breton. Mais nous sommes toujours là, alors que messieurs Chirac et Jospin ont arrêté la politique, et que le Préfet qui orchestra le sabotage de notre festival musical n'a plus également de mandat particulier, car il n'a pas réussi à se faire élire à l'Assemblée Nationale française, et que même son fils parachuté à Ploërmel a subi le même échec à la même élection, lors des dernières législatives, laissant la place au premier autonomiste breton élu député ! Certes le chemin est encore long avant la reconnaissance et le respect de tous nos droits démocratiques en tant que peuple, mais nous sommes patients et nous ne lâcherons jamais... et c'est là qu'intervient la quatrième bataille de Saint-Aubin du Cormier.

Il est dit que nous les Bretons sommes têtus ! Nous en sommes ici sans doute une illustration, car après notre sabotage festivalier et notre trou financier, nous avons su rebondir en achetant en 2003 à la nouvelle municipalité de Saint-Aubin du Cormier, qui nous devait indirectement la place, quatre hectares vingt cinq de prairies et de bois sur l'épicentre du champ de bataille, là où se trouvaient nos troupes bretonnes et alliées avant l'engagement meurtrier et fatal du 28 juillet 1488. Depuis cette date, en plus des deux fêtes annuelles que nous y organisons afin d'y créer une dynamique de rencontre, nous avons commencé à aménager ce terrain historique pour en faire petit à petit un parc de sculptures-mémorial, et nous y avons déjà érigé, presque une centaine de menhirs qui seront sculptés dans les années prochaines, à l'effigie de nos rois et de nos ducs, ainsi que de nos grands personnages historiques : ce sera une sorte de musée à ciel ouvert de notre histoire bretonne, aujourd'hui taboue, non présentée de façon claire et exhaustive dans nos musées, non enseignée à nos enfants dans nos écoles, collèges et lycées... Et c'est bien là notre quatrième bataille de Saint-Aubin du Cormier, et que nous devons également gagner : celle de la mémoire et de la transmission de notre Histoire aux générations futures, afin que le fil qui nous vient de nos origines et qui passe par nous aujourd'hui ne soit brisé. Dans cette quatrième bataille, j'inclus bien sûr à nos côtés tous les militants qui nous ont précédés dans la commémoration de cette bataille, ceux du PNB qui ont érigé la vieille croix de 1932 dans le bois d'Uzel, ceux de Koun Breizh qui ont érigé en 1988 ce Mémorial aux Bretons, et je veux rendre hommage notamment à Raffig Tullou sculpteur et Yann Bouëssel du Bourg, qui furent les dévoués serviteurs de cette commémoration, ainsi que Loïk Camus qui prit leur suite en tant que président de Koun Breizh et a entretenu jusqu'à aujourd'hui cette commémoration annuelle de façon ininterrompue. Il nous appartient de poursuivre ensemble cette œuvre de mémoire dans les années à venir, et de la transmettre aux nouvelles générations, afin que notre flamme bretonne ne s'éteigne jamais !

Je tiens aussi à vous remercier, public de cette commémoration, d'être présent aujourd'hui ! Vous faites également partie de cette quatrième bataille, celle de la transmission de notre mémoire, transmission qui permettra un jour nous l'espérons, de notre vivant ou après notre mort, à des militants bretons enfin glorieux de relever politiquement l'étendard de notre patrie, tombé il y a 525 ans dans la poussière et le sang de nos 6000 braves, morts pour que continue à vivre la Bretagne notre pays ! Merci à eux, merci à vous ! Trugarez vras deoc'h ha bevet Breizh dieub !

Jean-Loup LE CUFF



Sir Edward Woodville
“Lord Scales” mort pour la Bretagne
à Saint Aubin du Cormier

par **Davy French**

Sir Edward Woodville était le fils de Sir Richard Woodville, premier Comte de Rivers, et de Jacquetta de Luxembourg, de sang royal bourguignon. Sir Edward, surnommé a posteriori “*Le Dernier Chevalier Errant*” par son biographe Christopher Wilkins, a côtoyé pendant sa courte vie (qui a duré environ trente ans) tant de souverains européens qu’il est difficile de tous les compter ! Né en 1458 environ, il a connu au moins sept rois, six reines, un duc souverain et la future duchesse souveraine Anne de Bretagne. Pour ne citer que sa famille : sa sœur Elizabeth Woodville était l’épouse du Roi Edward IV, son neveu était le Roi Edward V et sa nièce était Elizabeth de York, épouse du roi Henry VII.

Edward maîtrisait parfaitement le français. Son enseignement lui venait de sa mère qui le parlait naturellement puisque de langue maternelle française. Son frère aîné Sir Anthony, 2ème Comte de Rivers pour lequel il avait une véritable admiration, était très érudit. Ce Lord Rivers a traduit des œuvres philosophiques françaises en anglais et il était un des principaux patrons de l’établissement, avec William Caxton, de la première imprimerie d’Angleterre. Sir Anthony était aussi un champion d’Angleterre de tournoi chevaleresque. Il s’est battu contre le légendaire colosse bourguignon Antoine le Bâtard pendant deux jours. Pendant sa carrière Sir Anthony Woodville fut aussi Trésorier du Roi, Capitaine de Calais, Capitaine de l’Ile de Wight, Grand Capitaine du Roi (ce qui correspondra au grade d’Amiral de la Flotte) et diplomate accompli. Ainsi le jeune Edward Woodville était très bien encadré, car il était page de son grand frère adoré, puis champion de tournoi chevaleresque à son tour.



Détail d'un tableau représentant Sir Anthony Woodville qui offre sa traduction en anglais du livre “Dits Moraulx”, imprimé par William Caxton, au Roi Edward IV, grand collectionneur de littérature.

En 1468 Sir Anthony Woodville, “Lord Rivers”, reconquiert Jersey pour la Couronne anglaise après sept ans d’occupation française. Son frère Edward est probablement avec lui. Après un dernier épisode (1469-1471) de la guerre des Deux-Roses combattant à côté du Roi Edward IV, les

deux frères partent au Portugal en décembre 1471 pour se battre contre les Maures. Mais la ville de Tanger tomba au mois d'août et les combats s'éteignirent par la même occasion. Néanmoins pendant son séjour au Portugal, Edward Woodville forge une amitié avec le Roi Joao II (Jean II) et la Reine Leonor de Viseu.

De retour en Angleterre, Edward Woodville est fait chevalier par le Roi Edward IV, le jour de la Saint-Georges, le 23 avril 1472. Le mois précédent, Edward IV avait reçu une demande d'aide militaire de la part du Duc de Bretagne François II, car Louis XI et son armée française menaçaient d'envahir la Bretagne avec le soutien de 6000 soldats écossais promis par le Roi James III. Le 20 juin, Edward IV demande à Sir Anthony Woodville d'amener 1000 archers en Bretagne avec son frère Sir Edward qui n'a alors que quatorze ans. Il est convenu que les frais seront à la charge de Sir Anthony, mais qu'il pourra agir librement. Sir Anthony lève ses hommes sous la bannière de Scales, six coquilles Saint-Jacques argentées sur fond rouge. (Sir Anthony est devenu Lord Scales par son mariage avec Elizabeth, Baronne de Scales.)

Lorsque les Français envahissent la Bretagne en août 1472 (sans leurs alliés Ecossais qui ne sont pas au rendez-vous), les Bretons et leurs amis Anglais sont prêts. Après bon nombre d'escarmouches, les Français sont obligés de se retirer. Sir Anthony, avec Sir Edward à ses côtés, négocie puis signe le Traité de Châteaugiron le 11 septembre 1472. Le vaillant et talentueux "Scales" est soutenu par l'arrivée d'environ 2000 archers anglais envoyés par son beau-frère le Roi Edward, ce qui donne du poids au Duc François II dans les négociations pour le traité de paix signé au mois d'octobre. Cependant, de nombreux soldats anglais meurent de dysenterie. C'est également à cette époque que les frères Woodville perdent leur mère, la belle et sage Jacquetta.

L'année suivante, Sir Anthony et Sir Edward partent en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle avec Louis de Bretelles, chevalier gascon au service des Anglais. Pendant le voyage, Sir Anthony se fait grand plaisir en lisant une oeuvre d'Histoire "Dits Moraux" écrite en français que lui a offert Louis de Bretelles. De retour en Angleterre, Sir Anthony reçoit maints honneurs de la part du Roi Edward VI, y compris la gouvernance (instruction, éducation morale, physique et spirituelle, etc.) du premier fils du Roi, le futur Edward V. Sir Thomas More a dit de Sir Anthony : "Un homme droit et honorable, aussi vaillant de sa main que sage en conseil". L'historien Philippe de Commines qui le connaissait bien l'avait décrit comme étant "un très gentil chevalier".

Cependant, lors de l'été 1475, le Roi Edward prépare une guerre contre les Français qui veulent s'emparer de la Bourgogne. Les frères Woodville accompagnés de leur ami Louis de Bretelles font partie de cette armée constituée de 1100 hommes de guerre. 500 vaisseaux mettent trois semaines à acheminer cette "*Grande Entreprise*" et sa logistique jusqu'à Calais. Charles Le Téméraire, Duc de Bourgogne, arrive tard et sans hommes pour le rendez-vous avec ses alliés anglais, ce qui contrarie le Roi Edward. Ensuite, les Anglais marchent vers la Somme et arrivent à Péronne le 6 août. Le Roi Louis XI décide d'entamer un processus de paix avec le Roi Edward et les deux rois se rencontrent donc sous une pluie torrentielle, sur un pont enjambant la Somme. Le résultat en est le Traité de Picquigny où Louis XI se trouve dans l'obligation de payer une énorme somme en pièces d'or pour assurer le retour des Anglais chez eux. Les sept ans de paix accordés par la signature de ce traité lui serviront à régler ses comptes avec la Bourgogne qu'il convoite tant.

En 1476, Sir Anthony Woodville entame un pèlerinage en Italie. C'est aussi un voyage diplomatique officieux. Sans en avoir la certitude, il est fort probable que Sir Edward l'ait accompagné. Sir Anthony visite Milan, Naples, Rome (où il est investi d'honneurs par le Pape) et Venise. Sur le chemin du retour, les deux frères rendent visite au Duc de Bourgogne (Charles Le Téméraire) dans son camp près de Berne. Le vieux frère d'armes de Sir Anthony, Le Grand Bâtard Antoine, est devenu Chef d'Etat-Major. Malgré sa nouvelle armée disciplinée suivant le nouveau modèle suisse, le Duc de Bourgogne va mourir deux semaines plus tard en janvier 1477 à la bataille de Nancy, dans la neige, avec la perte de 25.000 hommes. La visite au camp des Bourguignons

permet aux frères Woodville d'observer de nouvelles méthodes de recrutement, d'organisation et de commandement. Par la suite les batailles feront preuve de l'efficacité de ces nouvelles tactiques militaires de l'infanterie suisse.

Les Suisses ont créé la fonction d'officier tactique d'infanterie : un officier armé qui dirige et qui se bat dans les rangs de l'infanterie. Un capitaine qui délègue mais qui reste avec ses troupes quand la bataille se durcit. Le Roi Louis XI de France est si impressionné par la victoire des Suisses, qu'il embauche par la suite des "reislaufers" suisses (des maîtres) pour venir former l'infanterie française qui est réorganisée selon le modèle suisse (il ne faut pas oublier que la bataille de Saint-Aubin du Cormier n'aura lieu que onze ans plus tard). Cependant, Louis XI profite de la situation en annexant une grande partie du Duché de Bourgogne, désormais plongé dans le chaos suite à la mort de Charles Le Téméraire.

Cette période de la vie de Sir Edward Woodville est très riche en enseignements militaires terrestres et maritimes. En côtoyant son grand frère érudit Anthony, Edward reçoit aussi une formation de haut niveau en diplomatie, architecture, littérature et art oratoire. En tant que son page, Edward aurait entendu les discussions de son frère avec les grands théologiens, hommes d'état et humanistes éclairés de son époque.

Agé de 20 ans en 1478, Sir Edward Woodville se voit confier sa première mission de grande importance ; il a en charge d'encadrer une ambassade envoyée en Ecosse pour négocier le mariage de son frère Anthony avec la sœur du Roi d'Ecosse. Pour deuxième mission, il va en Bourgogne pour ramener en vacances la Duchesse douairière Margaret de Bourgogne, veuve de Charles Le Téméraire et sœur du roi d'Angleterre.

Le 1^{er} mars 1480 le roi donne permission à Sir Anthony Woodville d'attribuer à son frère Sir Edward le rôle de gouverneur des villes de Portsmouth et de Portchester, il est ainsi le seigneur du Château de Portchester, ce qui lui permet de posséder une base stratégique qui domine les eaux de Southampton. Le Roi Edward IV lui rend visite en 1481 et 1482 ce qui confirme son importance. Aujourd'hui encore, on peut toujours faire le tour de l'enceinte des murs construits par les Romains et visiter l'église de l'intérieur du Château de Portchester. Sur ce terrain de trois hectares et demi, il faut s'imaginer qu'avaient lieu les rassemblements militaires : les armées anglaises s'y préparaient avant de lancer les attaques contre le Royaume de France. Les Rois Edward III (bataille de Crécy) et Henry V (bataille d'Azincourt) sont parmi les illustres visiteurs de ce lieu chargé d'histoire militaire.



Le stratégique Château de Portchester en face de l'Ile de Wight. Premier grand commandement attribué à Sir Edward Woodville en 1480.

A cette époque où le jeune Sir Edward Woodville en a la responsabilité, il existe un commerce florissant à Southampton : on y croise des caravelles bretonnes, des caraques génoises et des galères vénitiennes. On peut donc dire qu'à l'époque des découvertes du Nouveau Monde Sir

Edward baigne dans une ambiance de grands voyages. Emboitant les pas de son frère aîné, il deviendra Grand Capitaine du Roi et aura le commandement des vaisseaux de la marine royale d'Angleterre et de la marine de commerce.

En 1482 Sir Edward commandera 500 soldats dans la campagne de guerre contre l'Ecosse car les Ecossais font des incursions et des pillages fréquents au nord de l'Angleterre. La campagne militaire anglaise occupe Edimbourg, et les Ecossais en profitent pour renverser leur Roi détesté, James III. Le Duc Richard de Gloucester fera de Sir Edward un "chevalier banneret", puis les Anglais se retirent et mettent fin à la guerre.

Le Roi Edward IV est un grand séducteur qui poursuit aussi bien les femmes nobles (mariées ou non) que roturières. Très grand et très beau, le roi séduit avec argent et promesses, mais il n'emploie jamais la force. Parmi ses compagnons de fête se trouve Sir Edward lui-même et ses neveux Thomas et Richard Grey (aucun portrait de Sir Edward n'existe mais il aurait été grand, aux cheveux blonds dorés). De même que cette époque était dorée : les nobles sont habillés de façon ostentatoire ; ils boivent des vins sucrés, de la bière et du cognac. Les visiteurs étrangers trouvent les femmes d'une certaine impudence. Les "Soleils de la Maison des York" brillent sur une nation anglaise paisible et bien gérée, mais tout va changer rapidement.

En 1483, l'Angleterre déclare la guerre au Royaume de France car Louis XI a rompu des clauses du traité de Picquigny. Sir Edward organisera une expédition en force de 2000 hommes et sera amené à acheter deux nouveaux vaisseaux et 2000 vestes d'uniformes, canons et munitions supplémentaires et recrutera de nombreux marins.

Le Roi Edward IV meurt de maladie cette même année 1483 et Sir Edward Woodville accompagnera son cercueil le 17 avril. Pendant ce temps-là les Français continuent d'attaquer les vaisseaux anglais dans la Manche. En ce temps de deuil la guerre est difficile à gérer et le Conseil Royal envoie Sir Edward Woodville à la chasse des bâtiments français pour les empêcher de piller la marine de commerce et les villes côtières du sud de l'Angleterre. Le "courageux et vaillant Capitaine" Sir Edward Woodville est prêt à relever ce défi : neuf jours plus tard, il part avec un escadron d'au moins quatre bâtiments de guerre. Ces quatre vaisseaux connus comprennent "The Falcon", un galion espagnol d'origine (120 tonnes), et une caraque anglaise "The Trinity" (350 tonnes). Sir Edward se trouverait plutôt sur ce vaisseau. Les deux autres bateaux étaient de grandes caraques génoises louées pour l'occasion avec leurs équipages : 800 marins et soldats composent cet escadron.

Le 14 mai 1483 voit le retour de Sir Edward Woodville à Southampton, chargé de succès. Mais une très désagréable surprise l'attend : pendant son absence de deux semaines, le Duc Richard de Gloucester, frère du roi Edward IV décédé, a fait un coup d'Etat. Le nouveau roi de 12 ans, le jeune Edward V, est prisonnier et sa mère, la Reine Elizabeth Woodville est alors en fuite à l'Abbaye de Westminster pour protéger sa sécurité et celle de ses enfants. Richard de Gloucester s'autoproclame "Lord Protector" et arrête Sir Anthony Woodville ainsi que son neveu Richard Grey qui sont accusés de haute trahison. Il recherche en même temps le jeune Sir Edward Woodville qui présente une menace pour son opération.

En entendant ces terribles nouvelles, Sir Edward parvient à fuir et emporte avec lui la moitié de la trésorerie de l'Angleterre qu'il trouve par chance en abordant un vaisseau de commerce. Cette somme représentait en pièces d'or 10201 £ de l'époque, et en poids 157 kg d'or, ce qui équivalait à lever une armée pendant deux mois. Chevalier honnête, il signe une reconnaissance officielle de cette somme. Sir Edward est poursuivi par le Duc Richard et devient renégat ainsi que ses soldats. Sir Edward aura le soutien de ses hommes restés fidèles et dévoués. Les deux bateaux génois seront hélas arraisonnés par les hommes du Duc Richard, ce qui occasionnera la perte de 400 soldats pour Sir Edward.

Sir Edward décide alors de se réfugier en Bretagne et arrive à Vannes en juin avec 300 soldats bien armés, 130 marins et une véritable fortune en pièces d'or. Cette venue ne passe pas inaperçue et fait sensation auprès de la population. Les deux vaisseaux de Sir Edward sont peints en vermillon, or, brun-roux, bleu pâle, rouge et blanc, puis blasons et bannières décorées contribuent à leur apparat. Son arrivée à Vannes sera suivie de l'avènement deux ans plus tard d'Henry Tudor sur le trône d'Angleterre. Sir Edward Woodville propulsera Henry Tudor en lui donnant des vaisseaux et de l'argent (Henry Tudor est victorieux du roi usurpateur Richard III à la bataille de Bosworth Field, ce qui va changer le cours de l'Histoire deux ans plus tard.)



Reconstruction moderne d'une caravelle du XVe siècle.

En Angleterre les événements s'accroissent le 13 juin car Richard de Gloucester enferme les deux princes héritiers (Edward V et son petit frère, tous deux neveux de Sir Edward Woodville) à la Tour de Londres, prison de haute sécurité. Le jour-même, avec la mort de Lord Hastings, Richard de Gloucester entame brutalement une série d'exécutions sommaires de nobles fidèles au jeune roi prisonnier Edward V. Puis le 24 juin (jour prévu du couronnement de Edward V), il exécute sans procès Sir Anthony Woodville (Lord Rivers, Lord Scales) et Sir Richard Grey parmi d'autres. Ensuite c'est Richard de Gloucester lui-même qui sera couronné roi sous le nom de Richard III, le 9 juillet 1483.

Le Duc Richard avait mis en marche toute une machine de propagande contre les Woodville. La famille entière se fait accuser de meurtre, trahison, complot, conspiration, rébellion et sorcellerie. Conduit par sa convoitise de la couronne, le Duc Richard veut se débarrasser de la famille Woodville qu'il a toujours jugée immorale et usurpatrice car issue de la petite noblesse malgré le sang royal apporté par Jacquetta de Luxembourg. Une fois mort, on a trouvé Sir Anthony Woodville portant une chemise en poils dessous ses vêtements. Très inconfortable, il avait dû probablement la porter en souvenir de la douleur et de l'humilité. Cette chemise a ensuite été apportée à l'église de Doncaster, où des générations de fidèles l'ont vénérée.

Le jeune Henry Tudor, Comte de Richmond, est exilé en Bretagne depuis 1470. En 1483 il réside à Vannes avec son fidèle oncle Jasper, Lord de Pembroke, tous deux sous la protection du Duc de Bretagne. Avant son arrivée au Château de Vannes, Henry Tudor avait habité d'abord au Château de Suscinio, puis pendant dix-huit mois à la Forteresse de Largoët avec la famille Rieux qui avait des garçons du même âge.

Le nouveau Roi Richard III d'Angleterre demande officiellement au Duc François II de Bretagne de lui livrer Sir Edward Woodville et Henry Tudor. François II joue habilement et délicatement les négociations, car Sir Edward est son ami et il veut protéger la vie d'Henry Tudor. Quand il fut certain que les deux jeunes princes incarcérés dans la Tour de Londres étaient morts assassinés,

Henry Tudor se présente de plus en plus comme une sérieuse alternative à la prétendance au trône, ce qui amène Sir Edward Woodville et son entourage à lui jurer allégeance.

Dans le château de Vannes et dans les halles du nouveau palais ducal de Nantes, Sir Edward, Lord Jasper et Henry Tudor parlent d'insurrection et d'invasion. Leur souci est de conserver François II comme allié tout en déposant Richard III l'usurpateur. Margaret Beaufort, l'impressionnante mère d'Henry Tudor leur fournit de précieux renseignements depuis l'Angleterre où le nouveau roi devient de plus en plus détesté. La rébellion en Angleterre prévue le 18 octobre est un désastre car un groupe commence une semaine trop tôt et la pluie battante sans cesse aggrave la situation. Ainsi le Roi Richard III sait qu'Henry Tudor va débarquer au port de Poole. L'expédition quitte Paimpol avec un escadron de vaisseaux bretons prêté par François II, mais une tempête pousse les bateaux vers la côte normande. Les Bretons décident de rentrer chez eux, puis lorsque "The Trinity" et "The Falcon" arrivent à Poole, ils trouvent les soldats du Roi Richard III alignés sur les quais ...

De retour à Rennes, Henry Tudor tient un conseil de guerre. Le jour de Noël 1483, dans la cathédrale gothique de Rennes, il jure solennellement d'épouser Elizabeth de York, fille aînée héritière du Roi Edward IV et de la Reine Elizabeth Woodville. Ainsi, les Maisons de Lancaster et de York seront unies pour écarter tout risque d'éclatement d'une nouvelle Guerre des Deux-Roses. 423 exilés anglais se mettent à genoux devant Henry Tudor pour lui rendre hommage comme s'il était déjà couronné roi.

En 1484, le Roi Richard III envoie une nouvelle ambassade en Bretagne pour tenter de récupérer les exilés. Les diplomates sont reçus par le Trésorier de Bretagne, Pierre Landais, car François II est malade. Pierre Landais négocie un accord car les Anglais proposent de l'argent et des actions fermes contre les Français. Mais Henry Tudor, averti par son réseau juste à temps, décide de s'enfuir en France rapidement. Il part avec douze compagnons tout en annonçant qu'il va rendre visite au Duc François II en convalescence à la frontière. Ayant quitté Rennes, Henry échange ses vêtements avec ceux d'un serviteur. Pierre Landais s'aperçoit que l'or des Anglais est en train de partir alors il envoie des hommes armés à la poursuite des exilés, mais ils arrivent trop tard à la frontière car les Anglais avaient réussi à passer en France une heure plus tôt. Puis François II se rétablit. Homme d'honneur qui croit en son obligation, il donne de l'argent et des passeports aux 411 Anglais restants leur permettant ainsi de suivre Henry Tudor en France.

La Régente Anne de Beaujeu et le Roi de France Charles VIII accueillent les exilés anglais à bras ouverts car ils n'aiment pas le Roi Richard III, et si leur cousin gallois Henry Tudor parvenait à récupérer le trône d'Angleterre, ils pourraient sans doute mieux isoler la Bretagne qu'ils convoitent. Ainsi les Français lui prêtent hommes, armes et argent. Le 1^{er} août 1485 quinze vaisseaux quittent Honfleur avec une petite armée composée des exilés anglais, 1000 soldats franco-écossais, environ 1000 à 2000 hommes d'armes français et quelques aventuriers bretons. C'est Bérault Stuart d'Aubigny qui commande les troupes françaises. Le débarquement a lieu une semaine plus tard au Pays de Galles, puis l'armée d'Henry Tudor marche à travers l'Angleterre jusqu'à Market Bosworth où elle rencontre l'armée du Roi Richard III. Ce dernier est tué au cours de la bataille de Bosworth Field et Henry Tudor est proclamé roi sous le nom d'Henry VII.

Sir Edward Woodville est un des plus importants commandants pendant la bataille de Bosworth Field et il est ensuite récompensé généreusement avec la restitution de la gouvernance de Portsmouth et de Portchester, puis trois semaines après la bataille, le nouveau roi lui donne le titre de Capitaine de l'île de Wight et le fait Seigneur de Carisbrooke Castle, prestigieux château qui appartenait auparavant à son frère Sir Anthony. En janvier 1486 après le mariage d'Henry VII avec Elizabeth de York, nièce de Sir Edward, ce dernier demande au nouveau roi la permission de partir pour combattre les Maures en Espagne. Cette campagne serait-elle réalisée pour exaucer une promesse faite à Dieu auparavant, pour sa délivrance de son exil en Bretagne ?



Le donjon et le portico du Château de Carisbrooke sur l'Île de Wight. Construction commencée par Lord Anthony Rivers et terminée par son frère cadet Sir Edward Woodville.

Sir Edward Woodville arrive à Séville avec 300 hommes au début du printemps 1486 après une escale à Lisbonne. Six destriers et diverses bêtes de somme accompagnent les guerriers qui marchent d'abord à Cordoue où Sir Edward est reçu par le Roi Ferdinand d'Aragon et la Reine Isabelle de Castille. Ensuite le 14 mai, l'armée part pour Loja où une bataille critique s'engage contre les Maures. En voyant les Chrétiens fuyant le champ de bataille, Sir Edward demande au Roi la permission de combattre à la façon anglaise. Alors il descend de cheval en commandant à son joueur de bugle de sonner la charge, puis, avec hache d'armes en main et son porte-drapeau à ses côtés, il avance à vive allure. Ses hommes se rassemblent en forme de pointe derrière lui et les Anglais chargent, fonçant vers le point faible des Maures qui se trouve au seul pont vers la cité. La bannière de Scales flotte parmi les sur-vestes blanches à la Croix de Saint Georges et les armes et les salades (casques en acier poli) brillent sous le soleil. En voyant la charge des Anglais qui suivent leur "*magnifique et puissant seigneur*", les Castellans se reprennent et le pont est pris. Sir Edward donne des coups si terribles autour de lui que les plus hardis sont stupéfaits. Ensuite les portes de la cité ne résistent plus et l'escalade de la citadelle peut commencer. Mais en grim pant, Sir Edward reçoit une grosse pierre au visage.



Le blason de Scales, armes de Sir Anthony Woodville, connu aussi sous les noms de Anthony Rivers, Lord Rivers, Lord Scales etc. Son frère Sir Edward Woodville portait ces armes en bannière lors de ses batailles et campagnes militaires.

Fernando del Pulgar a raconté "*Surtout l'Anglais le Conde de Escalas avec les archers et les hommes d'armes qu'il a amené, s'aventurait dans des endroits à risque et des situations dangereuses*". Sir Edward est devenu un des précurseurs de l'innovation militaire. Quand Sir Edward est remis suffisamment de ses blessures, le Roi et la Reine lui rendent visite sous sa tente pour le complimenter sur sa prouesse. Ils expriment de la sympathie pour la perte de ses deux dents, mais Sir Edward répond que "*ce n'est rien de perdre quelques dents au service de Celui qui me les a toutes données*". En récompense de ses actions, la Reine Isabelle lui offre douze chevaux d'Andalousie, deux riches lits avec tissus d'or, vêtements fins et des pavillons somptueux pour Sir Edward ainsi que pour son entourage. Le 11 juin, presque deux semaines plus tard, Sir Edward montrait son talent de cavalier devant les deux monarques, caracolant et dansant, faisant pirouettes pendant une grande parade de victoire, pour le plus grand plaisir de tous. Sir Edward et son cheval sont habillés tous les deux avec une magnifique ostentation pour l'occasion.

En juillet 1486 Sir Edward part pour Lisbonne où il est reçu par son ami le Roi Joao II de Portugal, puis en août c'est le retour en Angleterre. Sir Edward reste très proche du nouveau Roi Henry VII (de plus, neuf mois auparavant sa soeur Catherine Woodville avait épousé Lord Jasper Tudor, oncle du Roi). Sir Edward participe aux somptueux fastes de la cour royale. Le 24 septembre, Sir Edward est un des quatre teneurs du dais d'honneur lors du baptême du Prince Arthur, premier fils de sa nièce Elizabeth de York et du Roi Henry VII.

Mais en juin 1487, la nouvelle dynastie des Tudor subira une contre-offensive à sa victoire de Bosworth deux ans auparavant. Le Comte de Lincoln, Lord-Lieutenant d'Irlande, débarque en Angleterre avec une force d'invasion d'environ 6000 Irlandais et 2000 mercenaires suisses et allemands. Avec lui se trouve Lambert Simnel, un jeune prétendant au trône qui se réclame être Edward de Warwick, neveu du Roi défunt Edward IV. L'armée Tudor, parfaitement renseignée, comprend 12.000 hommes.



Détail de la peinture murale de 1440 dédiée à Saint-Christophe dans l'église Saint-Pierre à Shorwell : Deux vaisseaux traversant la Manche. Cette église est à 7 kms seulement du Château de Carisbrooke où habitait Sir Edward Woodville. Grand voyageur, on peut supposer qu'il a prié dans cette église.

Sir Edward Woodville, ayant pris le commandement d'une aile de cavalerie légère d'au moins 500 hommes, part à la recherche des envahisseurs qu'il trouve près de Doncaster. Sa mission a pour but de ralentir leur avancée. Pendant trois jours, avant la bataille de Stoke, les "piqueurs" de Sir Edward harcèlent les files de l'ennemi en marche. Ils utilisent une tactique suisse de l'époque où les cavaliers se précipitent vers les colonnes pour les attaquer brièvement tout en se retirant rapidement. (A noter que les Bretons avaient adopté la même manœuvre pratiquée avec succès contre les Francs par la cavalerie bretonne sur ses petits chevaux au temps du Roi de Bretagne Nominoë). La cavalerie manque cruellement à l'ennemi et par conséquent Sir Edward parvient à réduire la progression des envahisseurs. Ensuite, Sir Edward et ses escarmoucheurs rejoignent l'Armée Royale Tudor.

C'est ainsi que le Roi profite de ce supplément de temps pour accomplir ses préparatifs de guerre. Ainsi à l'aube du 16 juillet 1487, les éclaireurs de Sir Edward localise l'armée ennemie. C'est le jour de la bataille de Stoke Field qui verra une tragique déroute pour l'armée d'invasion très mal équipée qui perd 4000 hommes et tous ses leaders. Lambert Simnel, le jeune prétendant âgé de dix ans, est épargné et se trouve embauché pour tourner la broche dans les cuisines du Roi. Plus tard, il deviendra chef-pâtissier du Roi !

Des émissaires du Royaume de France approchent Henry VII pendant son retour vers Londres. Ils le félicitent de son succès et lui demandent sa compréhension car sous-entendu, la France s'attaquera bientôt à la Bretagne. L'ambassade lui rappelle que c'est grâce au soutien français qu'Henry VII jouit lui-même du Royaume d'Angleterre. La régente Anne de Beaujeu avait en effet décidé que la France imposerait la soumission à la Bretagne toute entière. Henry VII a une dette envers la France et par conséquent il n'enverra pas de secours aux Bretons malgré la protection qu'avait accordée le Duc François II à Henri Tudor pendant treize ans.

Effectivement, la guerre en Bretagne démarre trois jours après la bataille de Stoke avec une première incursion par les Français, le 19 juin 1487. L'Écossais Bernard Stewart (Bérault Stuart d'Aubigny) fournit 1000 soldats écossais à l'armée française pour envahir la Bretagne. Ensuite il est envoyé par la Régente à Londres pour sournoisement persuader Henry VII d'être médiateur. Le Duc François II sollicite l'aide des Anglais mais le Roi Henry VII est indécis et tergiverse car il espère trouver un accord négocié.

Pendant cette période, Henry VII rend visite à Sir Edward Woodville dans son Château de Carisbrooke sur l'Île de Wight. Au centre de la conversation, est évoquée la situation en Bretagne qui se dégrade. Dix mois après le début des hostilités avec la France, le Duc de Bretagne est désespéré : son allié, Maximilien d'Autriche, se trouve emprisonné à Bruges. Le secours des Anglais est donc critique. Le Duc François II envoie deux émissaires spéciaux auprès du Roi Henry VII qui arrivent le jour de la St-Georges, le 23 avril 1488. Ils se trouvent présents à temps pour participer à la cérémonie d'investiture de deux nouveaux Chevaliers de l'Ordre de la Jarretière : Sir Edward Woodville et Sir George Talbot, Comte de Shrewsbury.



L'habitation où Sir Edward Woodville résidait quand il vivait au Château de Carisbrooke, près de Newport sur l'Île de Wight.

Le problème de la plaque inexacte pour les Anglais sur le monument de 1988 à Saint-Aubin du Cormier provient-il d'un mélange de ces deux personnages par des Bretons contemporains ?

Sous le régime des Tudor, l'Ordre de la Jarretière ("The Order of the Garter") reste le plus prestigieux ordre chevaleresque avec 25 membres. La cérémonie est suivie de prières (mâtines) et par un dîner merveilleusement servi aux chevaliers habillés de velours. Pendant la parade du lendemain, Sir Edward porte son heaume avec sa crête. Ensuite, une autre messe est célébrée.

Quelques jours après les cérémonies, les deux émissaires bretons peuvent enfin voir le Roi. L'un d'eux était Guillaume Guillemet qui avait défendu Henry Tudor auparavant. De plus, son frère était tuteur de ce jeune prince en Bretagne pendant sept ans. Le Roi Henry VII est "désireux de préserver l'apparence d'une stricte neutralité" a écrit l'historien David Hume. Par conséquent, Henry VII décide d'envoyer un ordre à tous les ports d'Angleterre, interdisant à tous les Anglais, sous peine de mort, de quitter le pays sans sa permission formelle.

Sir Edward Woodville KG ("Knight of the Garter") n'est pas du tout d'accord avec son Roi. L'historien Polydore Virgil constate : "Edward Woodville, frère d'Elizabeth, la femme du Roi Edward, un homme impétueux, formé à porter d'armes, et incapable de languir en paresse, a supplié le Roi Henry pour obtenir la permission d'amener une petite troupe de soldats à l'aide des Bretons". L'historien Edward Hall raconte : "Sir Edward, Lord Woodville, oncle de la Reine, un

capitaine vaillant et un champion audacieux, soit par aversion du confort et de l'oisiveté, ou enflammé par une ardente loyauté et affection envers le Duc de Bretagne, sollicite très sérieusement auprès du Roi Henry son transport en Bretagne avec un nombre convenable de bons hommes de guerre, pour aider et défendre le Duc François, le bon ami du Roi”.

Sir Edward comprend la difficulté du Roi et propose de s'esquiver secrètement. Officiellement, Henry VII refuse et un désaccord bruyant s'entend dans les couloirs du Palais du Roi. Sir Edward part directement pour l'Ile de Wight et les émissaires bretons quittent étrangement la Cour du Roi. Ils suivent Sir Edward et arrivent sur l'Ile de Wight au début du mois de mai. Soit le Roi Henry VII décide de fermer les yeux sur les activités de Sir Edward, soit Sir Edward désobéit carrément à son Roi. Les ambassadeurs “de la Bretagne donnent fonds en argent” à Sir Edward pour acheter armes, munitions et pour recruter et équiper. Ils le préviennent que quatre vaisseaux bretons viendront à St. Helens sur l'Ile de Wight dans deux semaines.

Il est nécessaire d'agir rapidement. Dans la région, il est enregistré que Sir Edward “a sélectionné 40 chevaliers et 400 des plus forts parmi le peuple, qu'il a armé de piques, arcs et flèches, et qu'il a habillés de tuniques blanches portant la croix rouge”. Diccon Cheke du Manoir de Mottiston est recruté comme page de Sir Edward. Les 440 “hommes grands et hardis” prennent le large avec Sir Edward Woodville, le 20 mai 1488. Le jour où les Anglais quittent (pour la dernière fois) les quais du port de St. Helens il fait beau et le vent est favorable.



“The Duver” : aujourd’hui au bord d’une plage, pendant le Moyen-Age se trouvaient les quais où les 440 Anglais iliens de Sir Edward Woodville ont embarqué le 20 mai 1488 sur quatre vaisseaux bretons, à destination de la Bretagne. A l’époque, St Helens était le plus grand port de l’Ile de Wight.

Vu dans son ensemble, l'arrivée des Anglais en Bretagne en ce printemps 1488, suggère plusieurs itinéraires. Certains viennent par St-Malo et d'autres passent par Honfleur. Le Général Louis de la Trémoille entend que “Scales” (Sir Edward) est passé par les deux ports (ce qui est évidemment impossible). Certains Anglais se font tuer par les soldats du Vicomte d'Aunay, dans un guet-apens près de Dinan. Il y a probablement une vingtaine de victimes (peut-être entre 50 à 100 maximum), mais les Français exagèrent les chiffres à plus de 240 morts.

Suite au désaccord entre Sir Edward et le Roi Henry VII, des rumeurs circulent. Beaucoup d'Anglais se rassemblent à Southampton dans l'espoir de suivre Sir Edward Woodville. Nombreux d'entre eux sont des soldats qui ont participé aux anciennes campagnes de Sir Edward. Sans aucun doute, ce brave chevalier avait une personnalité charismatique, car incontestablement ses hommes l'aimaient.

L'épistolier contemporain William Paston raconte qu'après une période d'attente, les hommes qui restent à Southampton comprennent que le Roi ne donnera pas de licence pour aller en Bretagne et que Sir Edward ne partira ni de Portchester à côté, ni de Portsmouth. Ainsi 200

d'entre eux s'embarquent sur un vaisseau breton qui vient de décharger sa cargaison de sel. Ils demandent au maître de les emmener en Bretagne. Le bateau a vogué à six lieues (33 km) de la côte quand l'équipage aperçoit un bâtiment français qui change de cap pour intercepter le vaisseau breton. Ayant un grand désir de se battre, les Anglais descendent pour se cacher dans la cale. Néanmoins, les Bretons restent visibles en appât pour mieux attirer l'ennemi. Les Français commencent à arraisonner le vaisseau tandis que les Anglais surgissent des écoutilles (trappes) et s'emparent rapidement du bâtiment français. A la suite, ils conduisent tous les prisonniers avec leur bateau en Bretagne.

William Paston rajoute qu'à bord se trouvait un ambassadeur du Roi d'Ecosse avec son fils et d'autres seigneurs écossais. Par conséquent ceux-ci sont maintenant en grande difficulté. Les Français perçoivent cet incident comme un acte de piraterie mais les Anglais et les Bretons sont ravis.

Tous rassemblés, selon l'historien Bridges, les troupes anglaises de Sir Edward Woodville comptent entre 700 et 800 soldats (640 minimum). Le 5 juin, Sir Edward et ses Anglais séjournent à Rennes où ils sont accueillis par une grande réception en leur honneur : deux barriques de vin de Bordeaux sont ouvertes dans la rue Haute et deux tonneaux de vin blanc sur la place Bout du Cohue. Un groupe de musiciens jouent pour eux et un jeune garçon fait des tours de souplesse pour les amuser. Puis, un grand banquet est offert par la ville de Rennes à Sir Edward et ses officiers, dans les appartements privés du château ducal. Ils consomment "entre autres, un veau et demi, deux moutons et demi, trois chevreaux, deux lièvres, vingt-huit lapins, huit oisons, trente-six poulets, vingt-huit pigeons, une barrique de vin de Bordeaux, un tonneau de vin blanc et sept estamaux (chaudrons) d'hypocras" (vin chaud épicé).

A Paris, l'écho de cette fête met les plus chauvins en colère, et sous la menace de violences, les Anglais qui se trouvent là-bas craignent pour leur vie. Le Roi Henry VII d'Angleterre se dissocie de Sir Edward Woodville. Dans sa lettre d'excuses écrite au Roi Charles VIII le 27 mai, il fait allusion à un autre jeune chevalier qu'il a arrêté avec ses troupes, tout en saisissant leurs vaisseaux. Ainsi il est plausible que les forces armées de Sir Edward auraient pu compter encore plus de soldats.

Puis avec ruse, les Français annoncent une trêve. L'armée bretonne composée de volontaires se désintègre et ses soldats rentrent chez eux. Horrifié, le Duc François II annonce une inspection générale pour le 12 juin. Mais ses soldats ne reviennent pas car ils sont occupés avec les fenaisons. Durant le mois de juin, les Anglais sont presque les seuls militaires capables de défendre Rennes contre une attaque française. Au début de juillet, les soldats bretons reviennent de leurs fenaisons et d'autres renforts arrivent. Ainsi l'armée bretonne est forte de 7000 hommes et accueille 4500 troupes alliées.

Le 25 juillet, les sept dirigeants des différentes forces armées participent à un Conseil de Guerre organisé par le Duc de Bretagne François II à Rennes. Sir Edward Woodville, l'un de ces sept chefs, parle à son tour. Il y a consensus pour une action immédiate et la décision est prise de marcher au secours des forteresses de Fougères et de Saint-Aubin du Cormier, assiégées par les Français. Un dernier rassemblement d'inspection a lieu le dimanche 27 juillet à Andouillé-Neuville en présence du Duc François II et de sa fille aînée la princesse Anne, puis au matin du funeste lundi 28 juillet 1488 c'est la marche vers Saint-Aubin du Cormier.

Les Bretons décident de se battre, et le Maréchal de Rieux met en position son armée sur la crête entre le Bois d'Usel et la Forêt de Haute Sève, deux kilomètres au sud de Mézières-sur-Couësson. La Trémoille pense que les Bretons sont encore loin de neuf kilomètres. Il arrive avec son armée qui défile sans ordre et qui ne se doute de rien. En connaissant le parcours militaire de Sir Edward Woodville et le caractère fulgurant de cet homme d'action, on se demande pourquoi il ne charge

pas directement vers l'ennemi (comme il l'avait déjà fait à Loja) pour profiter de l'élément de surprise.

Sir Edward Woodville commande l'infanterie à l'avant-garde, environ 2400 hommes qui portent tous des tuniques blanches à la croix rouge de Saint-Georges. La réputation des soldats anglais redoutables fait tellement peur aux Français, que les Bretons avaient décidés d'habiller 1700 de leurs fantassins comme des Anglais, et ces soldats sont mis sous le commandement de Sir Edward et suivent ses propres hommes. Sir Edward, positionné à l'avant-garde, n'est plus à côté du haut commandement qui se trouve au milieu de l'armée. Le Maréchal de Rieux comprend l'avantage tactique qui se présente et veut commander la charge. Mais Alain d'Albret s'y oppose et le bloque en décidant de changer ses dispositions.

Cependant, Sir Edward aurait pu lancer sa propre charge avec ses hommes, mais il se serait peut-être retrouvé sans soutien grâce au blocage d'Albret. Treize mois auparavant, à la bataille de Stoke Field, Sir Edward avait été témoin de la charge indisciplinée et sans soutien du Comte de Lincoln qui s'était terminée en défaite. Sir Edward pense aussi sans doute à sa campagne de 1486 en Espagne quand sa charge effectuée par surprise avait mis les Maures en déroute. Obéissant au Maréchal de Rieux, Sir Edward se retient mais on peut imaginer qu'il est extrêmement furieux de voir son avantage en train de disparaître pendant que La Trémoille a le temps de déployer son armée en formation et de préparer ses canons.

Les Français étant prêts la bataille commence par une canonnade féroce et meurtrière venant des deux côtés. L'avant-garde anglo-bretonne avance "en pointe" (en formation de tête de flèche) avec Sir Edward Woodville tout à l'avant, sa bannière de Scales flottant à ses côtés. Le flanc droit des Français part en masse pour intercepter l'ennemi anglo-breton. Le soleil torride fait briller les armes, les cris de "Saint George", "Sant-Sanson" et "Sant-Lautrois" déchirent l'air quand les deux avant-gardes se heurtent l'une contre l'autre avec une force terrible.

Le Maréchal Jean IV de Rieux sait que la charge aurait due être donnée plus tôt. Avec le perfide Seigneur d'Albret à ses côtés, ils voient au loin les corps tomber et le sang couler car le combat rapproché est engagé. Les Français reculent d'une centaine de pas face au "grand courage des archers anglais". Sir Edward Woodville, K.G., fleuron par excellence des chevaliers d'Angleterre, surpassé en nombre par ses adversaires acharnés, se fait percer, enfoncer, broyer puis écraser près du bois de Selp. Peut-être a-t-il avancé trop loin parmi les rangs de ses ennemis et est ainsi devenu trop isolé ?

Sir Edward n'est plus. Cependant, la bataille continue à faire rage. Son corps piétiné par le combat attendra la soirée pour être enterré pêle-mêle avec ses fidèles hommes, ceux de l'Ile de Wight, de l'Angleterre et ceux de la Bretagne qui l'ont adopté comme Capitaine et qui l'ont tant admiré. Compagnons loyaux, tous ont péri avec lui, et ils sont tous enterrés ensemble là-bas, à jamais en repos sur la lande bretonne entre Mézières et Saint-Aubin, pour l'éternité.

Mais tant qu'il y a des Anglais debout, ils se battent jusqu'à la fin. Les Français se retirent, cherchant un moment de répit car le combat est acharné. Les archers anglais voient leur opportunité, ainsi ils tirent volée après volée de flèches vers les premiers rangs des Français qui commencent à reculer vers leur cavalerie, ce qui entame une fuite générale que les capitaines de La Trémoille réussissent à arrêter avec beaucoup de chance. C'est à peu près au même moment, qu'ailleurs sur le champ de bataille, Galliota réussit sa percée de cavalerie par la brèche ouverte par les Allemands. La déroute s'ensuit avec le massacre général des Bretons et de leurs alliés.

Un très beau poème épique sur Sir Edward Woodville et la bataille de Saint-Aubin du Cormier est publié en 1912 par l'architecte célèbre Percy Goddard Stone dans son recueil romantique "*Legends and Lays of the Wight*". La poème s'appelle "St. Albin" et une traduction en français se trouve dans le livre "*Sentinelle de la Bretagne*" par Yann Bouëssel du Bourg (1988).

La catastrophe de la défaite des Bretons à la bataille de Saint-Aubin du Cormier est reçue comme un immense choc à travers toute l'Europe. C'est un véritable réveil pour les Anglais, car en plus de la tragédie du massacre, ils se rendent compte que les Français ont eu une énorme chance de s'emparer de la Bretagne toute entière et qu'il y aurait donc de très lourdes conséquences économiques pour le commerce européen : la France pourrait en effet devenir le plus puissant pays d'Europe, car la Bretagne à elle seule avait été le plus grand acteur du commerce maritime du quinzième siècle. Si les Français, avec l'aide des Bretons soumis, arrivaient à contrôler toute la Manche, les retombées pour l'Angleterre pourraient être très graves.

L'Ile de Wight est une région stratégique cruciale devenue insuffisamment capable de se défendre contre les Français qui l'ont déjà attaquée ou envahie maintes fois auparavant. Dépeuplée en raison du massacre de Saint-Aubin du Cormier, Henry VII fait passer spécifiquement un Acte du Parlement après la bataille en 1488 afin de venir en aide aux veuves et orphelins affligés de l'Ile de Wight en limitant la clôture des terres.



Le magnifique intérieur de la chapelle du Château de Carisbrooke. Elle a été restaurée en 1904 par l'architecte Percy Goddard Stone qui a aussi écrit le beau poème tragique "Saint Albin" faisant l'éloge romantique de Sir Edward Woodville. Grâce au superbe travail de Percy Stone, la chapelle est devenue le Monument aux Morts officiel de l'Ile de Wight.

Le Roi Henry VII reste bouleversé car il se sent sûrement très coupable. Son ancien compagnon d'armes et l'oncle de la Reine Elizabeth n'est plus : son vieux protecteur le Duc François II meurt en effet de chagrin en septembre 1488 et la fille du Duc, la jeune princesse Anne, qu'Henry a bien connue pendant son exil en Bretagne, devient Duchesse à l'âge de douze ans. Elle est vulnérable. La guerre n'est pas terminée. Son protecteur est le Maréchal de Rieux qu'Henry Tudor a également bien connu.

Le Roi Henry VII commence à penser, tardivement, à la guerre. Du sang anglais a été versé. Henry VII se trouve obligé de défendre les intérêts des Bretons en pensant aux nombreux bénéfices et protections que le Duc de Bretagne lui avaient accordé par sa grâce. Il y a aussi la question de la défense de son propre royaume à considérer, face à une France de plus en plus puissante et menaçante. Le traité de Redon est signé en février 1489. Le Roi Henry VII prête tout de suite 6000 archers anglais à la Duchesse Anne pour des utilisations défensives. 4000 autres archers pourraient suivre pendant les trois années à venir et pour les financer, Henry VII crée un impôt spécifique, la fameuse "Fourchette" de l'évêque Morton, pour récolter 100.000 £ durant ces trois années.



Le Manoir de Mottistone sur l'Île de Wight où le survivant Diccon Cheke a grandi.

Mais la Duchesse Anne, assiégée à Rennes par les Français, se trouve contrainte d'épouser le Roi de France Charles VIII en décembre 1491 pour éviter le ravage de son pays par encore 80.000 soldats français qui menacent de l'envahir pour le piller. Le peuple breton est las de la guerre. L'accord de mariage prévoit le retrait des 6000 archers anglais et la Bretagne, en tant qu'Etat, n'aura plus le choix de résister aux Français qui ferment par la suite toutes les ambassades bretonnes de commerce à travers l'Europe. C'est une catastrophe économique et le début de plus de cinq siècles d'assimilation par la France. Les Anglais ripostent avec le siège de Boulogne en 1492 car l'opinion publique anglaise reste choquée par le massacre de Saint-Aubin du Cormier, le mariage d'Anne de Bretagne au Roi de France et la fermeture des ambassades bretonnes. Contrairement aux Ecossais, les Anglais sont farouchement opposés à l'annexion de la Bretagne par la France.

Sir Edward Woodville est donc un personnage exogène très important dans l'Histoire de la Bretagne, pérennisant à la fois le souvenir d'Outre-Manche de cette terrible bataille de Saint-Aubin du Cormier et la mémoire de l'existence incontestable de la Bretagne en tant qu'Etat à part entière. Sir Edward, chevalier paladin de la Renaissance, sacrifie sa vie pour défendre l'Honneur de la jeune princesse Anne de la Maison des Montfort (elle a onze ans et Sir Edward a lui-même plusieurs petites nièces royales du même âge). Chevalier droit, Sir Edward aime les Bretons. "Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis" (Jean 15.13). Sir Edward aime aussi la Bretagne, sa terre d'asile. Conduit par honneur et obligation, il donne sa vie pour une grande et noble cause, celle de la survie de la Bretagne et de son existence dans le rang des Nations.

Sir Edward Woodville mérite bien d'être reconnu par les Bretons d'aujourd'hui et de demain. Une Bretagne indépendante lui décernerait assurément la plus haute décoration bretonne. Ses hommes l'aimaient et le suivaient partout, plus en tant qu'aventuriers que mercenaires. Les Bretons l'aimaient et appréciaient ses multiples qualités. De nos jours, Sir Edward Woodville demeure donc le héros par excellence dans le sens le plus noble de la chevalerie chrétienne du Moyen Age et un personnage majeur de l'Histoire de la Bretagne et de l'Angleterre.

Davy French

DIRINON ET SON PAYS AU FIL DE L'HISTOIRE DE LA BRETAGNE

Son histoire, ses habitants, son patrimoine religieux, ses manoirs

UN OUVRAGE EN QUATRE TOMES
D'HISTOIRE LOCALE ET D'HISTOIRE DE LA BRETAGNE
Par Jean-Bernard de La Brosse

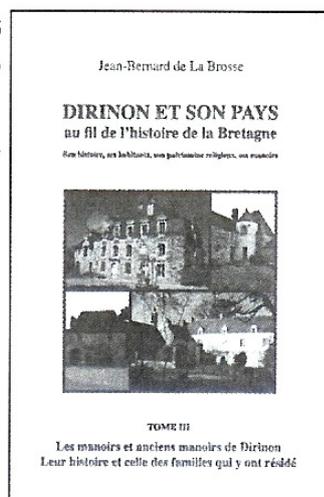
VIENT DE PARAÎTRE LE TOME III (Décembre 2012) :

LES MANOIRS ET ANCIENS MANOIRS DE DIRINON LEUR HISTOIRE ET CELLE DES HABITANTS QUI S'Y SONT SUCCEDE

Après un chapitre préliminaire sur les manoirs et châteaux en Bretagne au cours des siècles, le tome III a pour objet l'histoire des manoirs existant ou ayant existé sur le territoire de l'ancienne paroisse de Dirinon et de ses trèves (Saint-Urbain et Trévarn). Ainsi sont mentionnés dans l'ouvrage 27 manoirs et anciens manoirs (ou lieux de manoirs disparus). De longs développements sont réservés, le cas échéant, aux familles ayant résidé dans ces manoirs au cours des siècles ou à certains de leurs membres.

Sont particulièrement concernés par l'étude les manoirs ci-après : Le Rouzle ; Lesquivit ; Keranc'hoat ; Penanrun ; d'anciens manoirs ayant appartenu aux seigneurs du Louët ou de Rosnivinen (manoir du Plessis Quinquis ; Kergoat ; Trébéolin ; Keramborn) ; le manoir de Kerliézec ; d'anciens manoirs situés le long de l'Elorn (Kernabat ou Kerhervé, Kerbringall, Kerminguy, Quillien, ...) ; des manoirs disparus (Lézuzan, l'Isle, le Rest, ...) ; Kervern-Mindu et Kervern an aod ; les manoirs de l'ancienne trève de Saint-Urbain : Kerdaoulas, Créach Balbé, Le Beuzidou, Penhep.

Le tome III
LES MANOIRS ET ANCIENS MANOIRS DE DIRINON
LEUR HISTOIRE ET CELLE DES HABITANTS
QUI S'Y SONT SUCCEDE
*Format 21x29,7- 218 pages -
80 photos dont 65 en couleurs ;
56 blasons
Prix : 22 €*

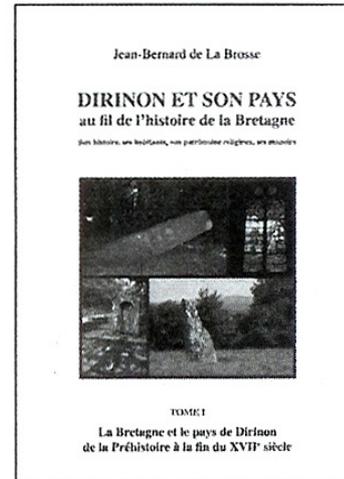


Tome I (septembre 2010)
**LA BRETAGNE ET LE PAYS DE DIRINON DE LA PREHISTOIRE
A LA FIN DU XVII^e SIECLE**

Table des matières

La Préhistoire - Les Celtes - L'époque gallo-romaine
Naissance de la Bretagne
Nonne et Divy, patrons de la paroisse de Dirinon
Histoire de la Bretagne et du Pays de Dirinon de 700 à 1685
Le royaume, le duché, la province

Tome I
Format 21x29,7- 126 pages -
2 photos en noir et blanc,
3 cartes
21 photos en couleurs
Prix : 14 €



Tome II (avril 2011)
**LA BRETAGNE ET LE PAYS DE DIRINON DE 1685 A 1804
LE PATRIMOINE RELIGIEUX DE DIRINON**

Table des matières

1°) la période 1685 - 1804

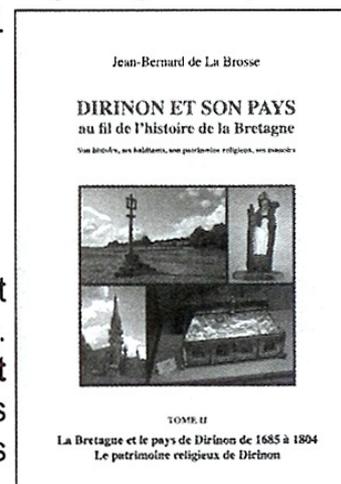
- La période 1685 -1790 en Bretagne et dans le pays de Brest.
- Les grandes réformes de 1789. Leur application dans le Finistère et dans le pays de Dirinon. La constitution civile du clergé. Les prêtres réfractaires.
- Les grands évènements en France de 1790 à 1804, vus de Dirinon.
- La Révolution, la Terreur, le Consulat. Le Finistère et le pays de Dirinon au cours de cette période (prêtres réfractaires, levée des hommes, soulèvements, saccages et guillotine).
- La paroisse de Dirinon à l'époque de la Révolution. L'abbé C.M. Cudennec

- La paroisse et la commune de Dirinon après 1790

2°) Le patrimoine religieux de Dirinon

- L'enclos, l'église et la chapelle Sainte-Nonne
- Chapelles, fontaines, croix et calvaires
- Le patrimoine religieux des anciennes trèves

En trois chapitres est étudiée l'histoire et sont méthodiquement décrits l'ensemble des édifices et éléments du patrimoine religieux. La lecture de ce chapitre correspond à une **visite guidée et commentée** - tant de l'extérieur que de l'intérieur - des différents monuments - cette visite commentée étant facilitée par de très nombreuses photos en couleurs, dont 66 regroupées en « cahiers ».



***Tome II** - Format 21x29,7- 1*
48 pages - 3 photos en noir et blanc,
70 photos en couleurs - Prix : 15 €

A paraître prochainement le tome IV

LA BRETAGNE ET LE PAYS DE DIRINON DU XIX^e AU XXI^e SIECLE. LA COMMUNE DE DIRINON AUJOURD'HUI

Dans le tome IV est poursuivie l'histoire du pays de Dirinon et de la Bretagne sur la période du XIX^e au XXI^e siècle, en parallèle avec les événements en France (les grands travaux du III^e Empire, la situation économique et l'agriculture avant 1914, les deux guerres mondiales, la libération de la Bretagne en août-septembre 1944 et des « poches » de l'Atlantique, la période contemporaine). Puis est décrite l'évolution de la commune de Dirinon au cours de cette période et aujourd'hui.

Pour se procurer les tomes I, II et III :

Ils sont disponibles au prix de 14 € l'exemplaire pour le tome I, 15 € pour le tome II et 22 € pour le tome III, en différents points de vente (adresses au verso). Vous pouvez aussi vous les procurer en adressant le bulletin de commande ci-dessous à :

Jean-Bernard de La Brosse
Penanrun - 29460 Dirinon
Tél. : 02 98 07 06 91

Bulletin de commande

Je soussigné (e) :

Nom, prénom :

Adresse :

Code postal et commune :

Tél. (facultatif) : E-mail (facultatif).....

désire recevoir : Le tome I * Le tome III *

Le tome II*

de l'ouvrage de Jean-Bernard de La Brosse, « *Dirinon et son pays au fil de l'histoire de la Bretagne* »

Nombre d'exemplaires : tome I (à 14 € l'exemplaire) } Total ramené
..... tome II (à 15 € l'exemplaire) } à 50€ en cas de commande
..... tome III (à 22 € l'exemplaire) } simultanée des 3 tomes

Je joins un chèque (libellé à l'ordre de Jean-Bernard de La Brosse) d'un montant de€ pour le total des tomes commandés + frais d'expédition (à savoir : 4,20€ pour 1 tome (I, II ou III) ; 5,50€ pour 2 tomes (III+II ou I) ; 6,40€ pour 3 tomes (I,II et III ou tout assemblage des différents tomes, y compris 3 tomes III.)

Signature :



Manoirs

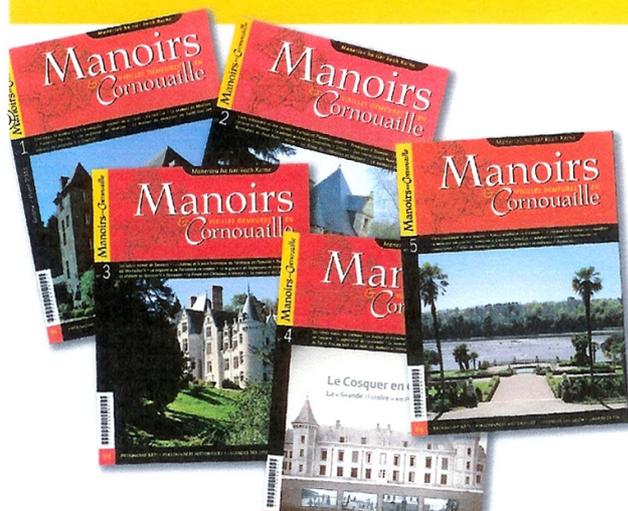
& VIEILLES DEMEURES EN
Cornouaille

Recevez chez vous
la revue **Manoirs** pour

28€ les 4 N° au
lieu de 36€

Offre promotionnelle réservée
aux lecteurs de *Tudjentil breizh*

Un nouveau magazine sur l'histoire et
le patrimoine bâti de la Cornouaille.
Élégant et moderne, la parution de
**Manoirs et vieilles demeures en
Cornouaille** est trimestrielle.



- L'équipe rédactionnelle, composée d'historiens locaux, s'attache à décrire l'histoire haute en couleurs des Manoirs, châteaux et vieilles demeures en Cornouaille, ainsi qu'à ses personnages historiques, ses légendes, ses cadres de vie prestigieux, disparus pour certains.
- Luxueuse, agrémentée de nombreuses photos et de documents d'archives, cette revue, à dos carré pour les collectionneurs, est au format de 21,5 x 28,5 cm, et de 70 pages.
- Prochain numéro en octobre 2013 dans tous les kiosques de Cornouaille, ou profitez de l'offre réservée aux lecteurs de *Tudjentil breizh* pour recevoir chez vous le magazine.

Bulletin d'abonnement – 4 numéros 28€ au lieu de 36€

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

..... Code Postal :

Ville :

Pays :

- Oui, je m'abonne pour 4 numéros à partir du N°6 et je joins un chèque de 28 €
- Oui, je désire acheter le N°2 au prix promotionnel de 7 €
- Oui, je désire acheter le N°3 au prix promotionnel de 7 €
- Oui, je désire acheter le N°4 au prix promotionnel de 7 €
- Oui, je désire acheter le N°5 au prix promotionnel de 7 € (N°1 épuisé).

Total €

- Chèque à l'ordre de *Mémoire de Bretagne*
- Bulletin d'abonnement à retourner à *Mémoire de Bretagne*, BP 11021, 29121 Pont-l'Abbé cedex.

— MÉMOIRE DE BRETAGNE — SIRET 53135200300010 — Code APE 9499Z —

Manoirs

& VIEILLES DEMEURES EN
Cornouaille

Recevez chez vous
la revue **Manoirs** pour

28€ les 4 N° au
lieu de 36€

Offre promotionnelle réservée
aux lecteurs de *Tudjentiñ breizh*

Un nouveau magazine sur l'histoire et
le patrimoine bâti de la Cornouaille.
Élégant et moderne, la parution de
**Manoirs et vieilles demeures en
Cornouaille** est trimestrielle.

Actualités



Six des sept fondateurs
de *Tudjentiñ Breizh*
(ANB) en Janvier 2005 :
Jakez de Poulpiquet de
Brescanvel, *Florence*
de Massol de Rebetz,
Louis de la Tullaye,
Emmanuel Audren
de Kerdrel, *Hubert le*
Gouvello de la Porte,
Olivier Esmangart de
Bournonville.

Manoirs : Quand l'association ANB
a-t-elle vu le jour ?

Jakez de Poulpiquet : Nous sommes
une jeune association fondée en
août 2004 par sept quadragénaires
issus de vieilles familles nobles de
Bretagne ou résidant en Bretagne.

Manoirs : Quel est le but de l'asso-
ciation ?

J.d.P : L'association rassemble les
membres des familles nobles au-
thentiques originaires de la Bre-
tagne historique ainsi que les amis
de la noblesse bretonne qui par-
tagent ses valeurs. Nous pensons
que les valeurs généreuses de la
noblesse chevaleresque (dont sont
issues la plupart des familles nobles
bretonnes) peuvent tout-à-fait
s'adapter à notre monde contem-
porain et notre association demande
dans cet esprit à ses membres
des actions concrètes : nos membres
s'y engagent en signant une charte
d'adhésion. En choisissant comme
devise : « *Bretagne Oblige !* », notre
association se veut une noblesse
engagée au service de la Bretagne :
nous participons ainsi régulière-

Jakez de Poulpiquet, Tudjentiñ Breizh

*Inévitablement, Manoirs et vieilles demeures devait
croiser le chemin de Tudjentiñ Breizh, l'association de la
noblesse bretonne. C'est chose faite, en la personne de
Jakez de Poulpiquet, bouillant militant de la noblesse
bretonne, l'un des sept fondateurs de l'A.N.B, en
janvier 2005.*

ment aux manifestations de soutien
à la langue bretonne gravement me-
nacée ainsi qu'à celles de réunifica-
tion de la Bretagne historique, notre
association étant membre de *Bre-
tagne Réunie*.

Manoirs : Combien de membres en
font partie ?

J.d.P : Nous comptons aujourd'hui
une centaine d'adhérents, 300 lec-
teurs de notre bulletin annuel et
1127 amis sur *Facebook*. À noter que
notre page *Facebook* est désormais
plus consultée que notre site inter-
net, <http://anb.asso.free.fr>

Manoirs : Entretient-elle des liens
avec la noblesse hors la Bretagne ?

J.d.P : Oui, nous entretenons des
liens avec la noblesse portugaise
ainsi qu'avec la noblesse de Galice,
l'idée étant à terme de fédérer les
noblesses celtiques en y intégrant
les noblesses galloises, irlandaises

et écossaises.

Manoirs : Vous participez en 2014 à
une action *Anne de Bretagne 2014*,
pouvez-vous en dire plus ?

J.d.P : L'ANB a été le fondateur du
premier collectif *Anna Vreizh 2014*
(à l'origine du timbre sur *Anne de*
Bretagne qui paraîtra en Janvier
2014) qui s'est fondu en Mars 2013
dans le *Comité Anne de Bretagne*
2014. La vieille noblesse bretonne
étant essentiellement d'origine
chevaleresque a en effet servi les
Ducs de Bretagne et leur dernière
duchesse régnante *Anne de Bre-
tagne* décédée le 9 Janvier 1514. La
noblesse bretonne subsistante se
doit donc d'honorer en 2014 la mé-
moire d'*Anne de Bretagne* dont on
commémorera l'an prochain le 500^e
anniversaire de sa mort : <http://annebretagne2014.info> ●



La bataille de Saint-Aubin du Cormier

par **Yann Bouëssel du Bourg**

Avec l'autorisation de son fils Jean Bouëssel du Bourg nous republions le fameux article de Yann Bouëssel du Bourg (1924-1996) consacré à la bataille extrait de son fascicule de 80 pages « Saint-Aubin du Cormier, Sentinelle de la Bretagne » publié en 1988 à l'occasion du 500^{ème} anniversaire de la bataille de 1488 ...



L'ÉTAT BRETON

Il serait trop long de relater l'histoire de St-Aubin à travers les siècles du Moyen Âge et de la Renaissance qui vont voir l'épanouissement de la Bretagne en un état moderne, à l'abri derrière sa ligne de bonnes forteresses, et l'affirmation d'une indépendance toujours plus marquée. Disons pour nous résumer que, tout au long de la guerre de Cent ans, et grâce à la sagesse de ses ducs et une politique d'équilibre entre les belligérants, l'Angleterre et la France, la Bretagne a pu rester neutre et en paix. Neutre, quoique marquant souvent des sympathies pour cette dernière. Même dans les périodes où, pour des raisons politiques évidentes ses souverains se rapprochaient de l'Angleterre, ils laissaient toute liberté à leurs sujets de s'engager du côté de la France dans sa lutte contre les Anglais.

Or les Bretons avaient contre ces Anglais une vieille haine qui remontait sans doute aux souvenirs de leur dépossession de leur propre terre par les Saxons en Grande-Bretagne. (1) De plus et surtout, l'engagement à titre de mercenaires au service du roi de France se présentait comme un pactole pour de nombreux cadets, sans fortune et d'humeur guerrière, à qui un pays longtemps en paix n'offrait guère d'opportunités.

La Bretagne avait terminé cette guerre pratiquement dans le camp français. Un de ses ducs, Arthur de RICHEMONT n'avait-il pas servi, avant d'accéder au trône de Bretagne sous le nom d'ARTHUR III, comme connétable, commandant en chef des armées royales !

Elle était alors un État indépendant et souverain, dont le chef ne rendait au roi de France qu'un hommage "simple", de courtoisie et de bon voisinage, au plus une sorte de "pacte de non-agression" (2) mais qui n'impliquait aucune subordination. État prospère, tourné vers la mer, sorte de république marchande, première puissance maritime de l'Occident. Elle vivait en paix avec les grands États voisins, et celà aurait pu sans doute continuer indéfiniment sans l'avènement sur le trône de France (en 1461), d'un monarque aussi dévoré d'ambition qu'il était dénué de tout scrupule. Doué en outre d'une remarquable intelligence et tenacité, LOUIS XI avait juré la perte de cet État Breton, dont la liberté lui semblait un défi perpétuel, et toute son existence il poursuivra ce même but, parfois par la guerre, plus souvent par la diplomatie et l'achat des consciences. Servi par l'excellence de ses dons, mais aussi par une chance extraordinaire, il mourra sans avoir pu abattre cet ennemi de toujours, mais, tel le phénix renaissant de ses cendres, il devait revivre en la personne de sa fille aînée Anne de BEAUJEU, qui poursuivra avec succès la politique de son père.

(1) - Est-il besoin de rappeler qu'avant l'invasion (au VI^e siècle) des Saxons (ancêtres des Anglais), tout le territoire de l'Angleterre actuelle, la moitié de l'Écosse et le Pays de Galles étaient peuplés par les Bretons dont beaucoup furent contraints de fuir et de se réfugier en Petite Bretagne, notre Bretagne.

(2) - Jean Kerhervé

L'évolution suivie par la Bretagne et par la France depuis Pierre de DREUX présente à la fois de fortes analogies et d'importantes dissemblances.

Les deux États connaissent un renforcement progressif du pouvoir du souverain, et un affaiblissement de celui des seigneurs féodaux, et surtout, au cours des dernières générations, la montée irrésistible de la bourgeoisie des villes.

Mais alors que la France s'achemine vers une monarchie absolue, un pouvoir royal sans partage, une représentation parlementaire de plus en plus affaiblie, en Bretagne se développent les traits de plus en plus accusés d'une monarchie parlementaire.

Souverain de droit divin sans doute (1) le Duc ne gouverne cependant qu'avec son parlement "Parlement Général" appelé aussi "États de Bretagne" composé des trois "ordres" : Clergé, Noblesse, Représentants des villes, qui votent les impôts et sont consultés régulièrement pour toutes les affaires importantes de l'État, diplomatiques ou autres. Luttant pour leur indépendance en tant que nation les Bretons luttent aussi pour la défense de ces libertés dont le royaume voisin leur semble dépourvu, comme l'exprimait déjà au XIV^e siècle le vieux chroniqueur Guillaume de SAINT-ANDRÉ, décrivant l'armée des volontaires accourus aux frontières à l'appel du duc JEAN IV :

"Et si pensoient défendre fort
Leur liberté jusqu'à la mort
De servitude avoient horreur
Quand ils voyaient tout à l'entour
Comment en France elle règnoit
Foux estoit qui paour n'en avoit"

En Bretagne comme en France le monarque a une tendance toujours plus grande à s'appuyer sur la bourgeoisie. LOUIS XI s'entoure de petites gens.

En Bretagne, le grand trésorier du duc FRANÇOIS II est un marchand drapier de Vitré, Pierre LANDAIS, qui va rester pendant 1/4 de siècle l'homme fort du pays, et cet avènement de la bourgeoisie exaspère les "Grands" avides de participer comme autrefois au pouvoir politique, d'occuper la place prépondérante qu'ils estiment être la leur dans le Conseil du souverain, toujours prêts à la révolte.

En France ils vont former contre LOUIS XI une ligue, la "Ligue du Bien Public", avec à sa tête le propre frère du roi, le duc de BERRY, héritier potentiel du trône, son beau-frère le duc de BOURBON, le duc de LORRAINE, DUNOIS, le bâtard d'ORLÉANS, les comtes d'ALBRET, d'ARMAGNAC, les ducs de NEMOURS et d'ALENÇON, s'appuyant naturellement à l'extérieur, à l'Est sur la Bourgogne (2), à l'Ouest sur la Bretagne, toutes deux menacées par la politique royale d'expansion.

En Bretagne c'est la révolte des seigneurs, jaloux de la puissance de LANDAIS, et dont les principaux se laissent acheter par LOUIS XI qui leur verse en secret des "pensions". En octobre 1484, aveuglés par la haine et l'ambition, ils signent avec la régente, Anne de BEAUJEU, le honteux traité de Montargis, véritable trahison qui livrait littéralement leur patrie au roi de France.

(1) - Dans les actes officiels, le chef de la Bretagne se disait "Duc par la grâce de Dieu", rappelait ses droits royaux et souverains, proclamait que de ses droits et titres de principauté, il ne connaissait créateur, instituteur ni souverain fors Dieu tout puissant (Abbé Poisson. Histoire de Bretagne. p. 176).

(2) - Quoique résultant à l'origine d'un démembrement de la couronne de France, la Bourgogne était à cette époque un état pratiquement indépendant, une sorte de Grande Belgique.

Après l'assassinat "légal" de LANDAIS, le duc FRANÇOIS II, vieillissant, égrotaant, s'entoure en son conseil de seigneurs français qui ont fui leur pays. Et ce ne sera pas un mince paradoxe que de voir les seigneurs bretons trahir encore une fois leur souverain légitime, et s'allier au roi de France par haine de ces étrangers qui usurpent, pensent-ils, leur place auprès du Duc !

De grands seigneurs bretons, et notamment le vicomte de ROHAN qui intrigue pour accéder lui-même au trône de Bretagne, passent du côté français, alors que des seigneurs et des princes français, y compris le second héritier du trône de France, LOUIS d'ORLÉANS (le futur LOUIS XII) se réfugient à la cour de Bretagne. Il est vrai, qu'au moins du vivant de LOUIS XI, ils avaient bien des raisons de craindre pour leur liberté et même pour leur existence !

Ces quelques pages d'introduction étaient vraiment nécessaires pour comprendre quel pouvait être l'enjeu de cette longue lutte qui va trouver sur le champ de bataille de St-Aubin-du-Cormier son dénouement, et également l'étrange composition des armées adverses où l'on rencontre de part et d'autre, des combattants d'une même nation : bretons dans le camp français, et français dans le camp breton.

En 1483, LOUIS XI meurt mais sa fille aînée Anne de BEAUJEU qui prend donc en main les brides du royaume se révèle le "double" (1) de son père, et règne au nom de son frère CHARLES VIII encore enfant.



(1) - Bernard Quillet, *Louis XII* (Fayard 1986)

L'INVASION

En mars 1487, les anciens signataires du honteux "traité" de Montargis, et à leur tête le maréchal de RIEUX, se retrouvent à Chateaubriant avec des envoyés de la Régente qui leur offrent leur aide empressée pour débarrasser la cour ducale des princes français, en particulier l'appui militaire d'une armée française.

Une partie des barons se sent tout de même prise de scrupules : "Aucuns d'eux advisèrent que s'il prestoient l'oreille à ce parti, se seroit ou pourroit estre la totale destruction du pays et aussi du Duc leur souverain seigneur, car par ce moyen le roi pourroit conquérir par les armes le Duché de Bretagne, qui seroit un tel dommage qui a jamais eulx et leur postérité en deviendroient scandalisez et subjetz à reproche." (1)

Pour apaiser leur conscience, ces traitres exigent des Français la signature d'un traité fixant des limites strictes à leur intervention :

- Le Roi n'enverra en Bretagne que 400 lances et 4.000 hommes de pied, en tout 6.000 hommes.

- Il ne réclamera aucun droit sur le Duché durant la vie du Duc.

- Les gens du roi "n'assailiront" point le Duc et n'attaqueront point les villes où il sera.

- Ils n'assiègeront aucune place ou château sans l'assentiment du maréchal de RIEUX et des barons.

- Les soldats ne pilleront pas le peuple et ne prendront pas de vivres sans les payer.

- Enfin, le roi retirera ses troupes sans difficulté quelconque, aussitôt que le duc d'ORLÉANS, le prince d'ORANGE, DUNOIS, COMMINGES (2) et leurs gens seront sortis de Bretagne. Moyennant ces clauses RIEUX et barons promettaient de se "mettre en armes" pour marcher avec les armées royales. Le roi signa et jura cette convention (3) qui n'était pour lui qu'un chiffon de papier.

L'armée française franchit la frontière bretonne à la fin du mois de mai, forte non pas de 6.000 hommes comme promis, mais de 15.000, occupant sans coup férir les places d'Ancenis et de Chateaubriant puis Clisson, La Guerche et Redon qui leur sont livrées par les conjurés, tandis que le Duc quitte par bateau Vannes où il s'est un moment retiré, mais dont la garnison est insuffisante pour gagner Nantes, sa capitale, où toute la population s'est mobilisée. "La milice bourgeoise, fortement organisée est bien décidée à résister jusqu'au bout". (4) De plus la ville, puissamment fortifiée est pourvue d'une excellente artillerie, et ne peut être investie par l'armée française, en raison de son étendue, que de deux côtés, au Sud et à l'Est, gardant donc la possibilité de recevoir des renforts et des vivres.

(1) - Alain Bouchard. *Grandes Croniques de Bretagne*.

(2) - Odet d'Aydie, sire de Lescun, gentilhomme gascon et pêcheur en eaux troubles, enfin espion au service du roi de France.

(3) - La Borderie. Pocquet. "Histoire de Bretagne." Tome IV. p. 531.

(4) - Idem.

En dépit des belles promesses du traité de Montargis le roi assiège donc FRANÇOIS II en personne.

Bien mieux, dès le deuxième jour les assaillants tirent sur les fenêtres de ses appartements. S'il avait été présent il aurait probablement été tué, mais malade, il s'était réfugié dans la demeure d'un bourgeois.

La nouvelle qu'on a attenté à la vie du Duc se répand dans tout le pays comme une traînée de poudre.

En Basse-Bretagne c'est la levée en masse de la population.

Mais laissons parler ici notre grand historien Arthur DE LA BORDERIE (1) :

“Les francs archers, les bons corps, les milices paroissiales se rassemblent à Guingamp, mais il en vint bien d'autres, Une foule de paysans armés de faux, de piques, de bâtons arrivent de tous les villages de la Cornouaille et du Léon. Ils avaient entendu dire que le Duc était assiégé dans Nantes et que l'on avait osé tirer un coup de canon contre sa chambre, et ils accouraient pour le défendre.”

Alain BOUCHARD dit qu'ils étaient au nombre de 60 ou 80.000, et pour donner une idée d'une telle multitude il raconte que ces bandes de paysans, altérés par le soleil de juillet, rencontrant sur le chemin une petite rivière, s'y jetèrent avec avidité et burent si bien qu'ils la mirent à sec. Exagération évidente, mais qui peint au vif cette explosion du sentiment national.

Il fallait une idée bien forte, une passion bien profonde pour soulever ainsi ces masses populaires : cette idée, c'était l'affection du peuple pour le Duc, la haine, la répulsion pour l'étranger, et cet amour inconscient et jaloux de l'indépendance qui est au fond du caractère breton. DUNOIS rencontra cet exode sur la route de Guingamp à Rennes ; il se mit à la tête de ces paysans, les disciplina, les divisa par bataillons. Il en laissa une partie à Rennes, prit avec lui dix mille hommes des plus aguerris et se dirigea sur Nantes où ils font leur entrée dans la ville au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Les assiégés, galvanisés, multiplient les sorties, harcellent l'ennemi dont la situation va devenir intenable, et qui finit par lever le siège”.

Les Français remontant alors vers le nord occupent Vitré et décident d'attaquer Dol et Saint-Aubin-du-Cormier.



(1) - La Borderie. "Histoire de Bretagne". Tome IV. p. 536.

PRISE DU CHÂTEAU DE ST-AUBIN-DU-CORMIER PAR LES FRANÇAIS

La forteresse était commandée (depuis 1465) par un vieux brave, Guillaume de ROSNYVINEN.

Prévoyant depuis longtemps une attaque il s'était occupé de la remettre en état de défense, y faisant exécuter d'importants travaux dont nous avons la liste dans un mémoire qui nous a été conservé.

Il avait demandé au Duc des troupes, de l'artillerie et des munitions, mais sans pouvoir, hélas, rien obtenir. FRANÇOIS II, craignant lui-même d'être assiégé, avait besoin de toutes ses forces.

En fait, non seulement il n'avait pu recevoir des renforts, mais on l'avait privé peu à peu d'une partie de sa garnison, déjà insuffisante, envoyée à Rennes pour rejoindre l'armée que DUNOIS était en train de constituer pour porter secours au Duc à Nantes. (1)

La veille même du siège de nouveaux départs l'avaient encore amenuisée. Cependant les Français arrivaient sous les murs du château, le 10 octobre 1487, au nombre de 4.000 hommes, semant partout la terreur sur leur passage. A cette vue une partie des habitants avaient fait défection et "sous prétexte de courir aux barrières" (1) s'étaient retirés dans la forêt, tandis que 20 archers de la garnison elle-même s'étaient "dévallés du haut des murs par une corde". Il ne restait à ROSNYVINEN que 30 ou 40 hommes face à des adversaires plus nombreux encore que lors du siège de Nantes, et pourvus d'une excellente artillerie de campagne.

"Cependant grâce à son héroïsme et à sa détermination il réussit tout de même, avec sa poignée d'hommes, à tuer 60 ou 80 français" (2). Mais les canons de l'armée royale commencèrent à battre les murailles avec une telle intensité, "principalement du côté de la ville, et y faire des brèches si larges que 5 ou 6 hommes pouvaient y passer de front" (2).

"ROSNYVINEN voulait", dit dom MORICE "s'ensevelir sous les ruines de la place, mais la garnison, effrayée du grand nombre des assiégeants, et de l'effet terrible de l'artillerie, le força à capituler."

Les Français pouvaient prendre la place d'assaut mais, par estime pour la valeur de ROSNYVINEN, ils lui permirent de se retirer à Rennes, vie et bagues sauvées. Ainsi Saint-Aubin tombait-il définitivement aux mains des Français.

(1) - Le Bouteiller "Note sur l'histoire de la ville et du pays de Fougères". Tome III. p. 249, 250.

(2) - Le Bouteiller "Note sur l'histoire de la ville et du pays de Fougères". Tome III. p. 250.

Les troupes françaises marchent alors, sans plus tarder, sur Dol qui ne peut leur résister, et qu'elles pillent, puis sur Auray qui doit également se rendre. Ce fut la fin de la campagne de 1487. L'hiver approchait. Le Roi regagna la Normandie en laissant de fortes garnisons dans les villes conquises.

Finalement, si cette campagne n'avait guère été glorieuse pour ses armées, elle était loin d'être négative. Si elles n'ont pu atteindre leur but essentiel, qui était la prise de Nantes, ni pénétrer dans la Bretagne intérieure, (Vannes et Redon seront bientôt reconquis par les Bretons), elles gardent, outre Dol et Auray, La Guerche, Vitré, St-Aubin-dû-Cormier, Ancenis et, au sud de la Loire, Clisson, verrouillant ainsi la frontière à tout secours venant de l'extérieur, et laissant en même temps la porte ouverte à une prochaine invasion.

Cependant les grands seigneurs bretons, et le maréchal de RIEUX en tête, commencent à réaliser qu'ils livrent leur patrie à l'étranger, qu'ils n'ont été que des dupes et des jouets entre les mains de la Régente et du roi de France, qui les méprisent, à juste titre, et violent sans vergogne tous leurs engagements.

Humilié par madame de BEAUJEU, RIEUX, couvert de honte, "infiniment mari", dit Bertrand d'ARGENTRÉ, "de ce qui estoit advenu par la desfiance des seigneurs du pays qui avaient fait un pont à l'ennemy pour entrer en leur patrie, n'hésite plus et se retourne vers le Duc, entraînant un grand nombre de barons avec lui, tant son influence était grande". (1)

Parti seul à cheval pour Chateaubriant par un après-midi de décembre, rejoint par une troupe de cavaliers venus de Nantes, il arriva à la nuit tombante, les gardes des portes le laissant entrer... N'est-il pas l'ami du roi de France et le beau-père du seigneur de Chateaubriant ? (2). Il va droit au château et "là trouva son fils qui soupait et avec lui aucuns nobles hommes qui gracieusement le receuillirent". (2)

Le maréchal leur dit brusquement : "Messeigneurs, le roy n'a tenu aucun des engagements qu'il a pris. Je lui ai proposé d'obtenir le départ du duc d'ORLÉANS s'il voulait laisser la Bretagne en paix mais le roy n'y veult entendre... A cette cause je vous déclare qu'il faut que nous soyons tous bretons, ceux qui sont du parti français peuvent se retirer". (3)

La plupart le suivirent.

"Le Duc rendit au maréchal tous ses titres, biens et dignités" (4) et il se mit à réorganiser l'armée, enlevant dès l'hiver aux français, la ville de Vannes, et allant investir les places fortes du Vicomte de ROHAN après ce premier succès.

Cependant la situation de la Bretagne reste précaire. Le gouvernement n'a plus d'argent. Le Duc a dû vendre ses propres bijoux, sa vaisselle, et mettre en gage jusqu'à sa couronne pour essayer de solder les mercenaires étrangers, tandis que les États, devant l'imminence du péril, votent un nouvel impôt de guerre de 73 sous par feu et un emprunt forcé de 207.000 livres, payable par les nobles comme par les roturiers (5). Les secours alliés n'arrivent pas, ou restent symboliques. Dans tous les territoires occupés la situation de la population est terrible. Les garnisons françaises laissées sur place pour surveil-

(1) - D'après Jaligny : "Histoire" de Charles VIII ; rapporté par la Borderie.

(2) - La Borderie. Pocquet. "Histoire de Bretagne". Tome IV. p. 541.

(3) - Alain Bouchart. "Grande Cronique de Bretagne".

(4) - La Borderie. Pocquet. Histoire de Charles VIII. p. 38.

(5) - Archives départementales de la Loire Atlantique. Registre de la chancellerie de Bretagne de 1487 - 1488.

ler Rennes et Nantes ravagent les campagnes. Selon l'historien français JALIGNY "il n'est quasi pas croyable d'entendre les maux que souffroit lors le pays de Bretagne". (1)

La haine de l'envahisseur atteint un paroxysme. On voit des paysans avec pour toute arme un bâton ou une fourche, se jeter sur des troupes royales aguerries, et malheur au soldat qui s'égare seul dans un chemin creux !

Elle se porte même sur les seigneurs français alliés aux Bretons. Le 30 novembre 1487 à Nantes, le peuple, les archers, les cannoniers, les gardes mêmes du Duc prennent les armes, sonnent le tocsin et essaient d'enfoncer les portes du château. Ils veulent tuer le duc d'ORLÉANS, DUNOIS, d'ORANGE, COMMINGES et tous les étrangers "qu'ils regardaient comme l'unique cause de la ruine du pays". (2)

Sceau du duc François II
(1458-1488)



(1) - Jaligny. *Histoire de Charles VIII*. p. 38.

(2) - Dom Morice. "Preuves", III. p. 577.

Dom Lobineau. "Histoire de Bretagne", I. p. 778.

La Borderie. Pocquet "Histoire de Bretagne", IV. p. 539.

LA RENCONTRE

La régente et ses conseillers ont été consternés par la volte-face de RIEUX, mais ils sont bien décidés à ne pas lâcher prise, et à en finir une fois pour toutes avec la Bretagne.

Une deuxième invasion s'organise avec des moyens puissants, minutieusement préparée, des troupes nombreuses dont 5.600 mercenaires suisses, excellents guerriers et une redoutable artillerie. Surtout, tirant la leçon des précédents échecs, les Français assurent désormais l'unité du commandement en la personne d'un jeune général de 27 ans, Louis de La TRÉMOILLE, qui joint à des qualités proprement militaires, la prudence, la circonspection et aussi, qualité encore plus rare, la force de caractère.

Il saura résister aux injonctions parfois intempestives de la Cour. Refusant de s'avancer inconsidérément dans le centre de la Bretagne, fut-ce pour porter assistance au vicomte de ROHAN, qui est resté dans le camp de la trahison et qui se trouve en mauvaise posture. Il comprend que, pour assurer ses arrières et priver la Bretagne du secours éventuel de ses alliés, il importe de s'emparer systématiquement des places frontières, qui sont ses clefs, et en premier lieu de Fougères. L'armée française se met en marche le 17 juin 1488. Cependant face à cette nouvelle invasion, le duc FRANÇOIS II mobilise ses troupes. Il fait appel à l'arrière-ban, aux francs archers, aux bons-corps, auxquels vont se joindre les quelques contingents alliés enfin arrivés : lansquenets allemands ou flamands de MAXIMILIEN, archers anglais de lord SCALES, Gascons, Espagnols, Basques d'Alain d'ALBRET.

L'armée bretonne — un peu moins de 12.000 hommes — se rassemble à Rennes au début de juillet dans de mauvaises conditions. Le Duc, trop affaibli par une décrépitude précoce est incapable d'en assurer le commandement qui se trouve alors divisé. Alain d'ALBRET et Louis d'ORLÉANS en particulier, tous deux candidats à la main de la princesse de Bretagne, ANNE, héritière du duché, se détestent et ne cherchent qu'à se nuire réciproquement. Les troupes bretonnes murmurent contre la présence des princes français qu'elles ont tendance à considérer comme les membres d'une "Ve colonne", prêts à les trahir à tout instant.

Les conceptions stratégiques des différents chefs divergent profondément. On perd plusieurs jours à disputer.

Alors que les jeunes capitaines, et le duc d'ORLÉANS en particulier, sont partisans d'un engagement général avec les Français pour délivrer Fougères assiégé, le maréchal de RIEUX préférerait harceler l'ennemi, craignant de tout perdre en une seule bataille. D'ARGENTRÉ après avoir rendu compte de cette délibération, ajoute avec sagesse que "le conseil (celui du maréchal de RIEUX) était apparemment le plus seur, les autres estoient très jeunes seigneurs, excepter le comte de DUNOY, qui avait le feu en teste, et si grands

qu'ils ne tenoient nulle croyance l'un de l'autre ; vouloit chacun en estre creu. Quand au duc il n'avait plus d'entendement pour y prendre discrétion et choisir conseil... celà tint quelques jours... et de fait le conseil des jeunes résolut pour le pire avis ; il fut conclud qu'on marcheroit, et que si les françois faisaient teste, qu'on les combattroit". (1) On décide donc finalement d'aller faire lever le siège de Fougères.

Le 26 juillet 1488 les Bretons sont cantonnés à Andouillé quand on apprend que cette ville, puissamment fortifiée, et défendue par une forte garnison de 2 à 3.000 hommes, avec à sa tête un vaillant capitaine, Jean de ROMILLÉ, n'a pu tenir devant les ravages de l'artillerie française et s'est rendue après 8 jours de siège.

La stupeur passée, on décide alors, cette fois à l'unanimité, d'aller prendre d'assaut la forteresse de Saint-Aubin-du-Cormier, tenue désormais par les Français. Le jour même les Bretons et leurs alliés se dirigent vers Vieux-Vy-sur-Couësson où il campent sur le coteau d'Orange.

On a fait, au siècle dernier, sur l'emplacement de ce camp d'Orange une découverte bien émouvante, celle d'un éperon de chevalier avec un inscription en écriture allemande du XV^e siècle : Vergis mi nichth", (vergiss mich nicht) (2), "Ne m'oublie pas". Cet éperon devait sans doute appartenir à un des auxiliaires allemands de l'armée bretonne. "A peine les Bretons sont-ils installés qu'ils apprennent que les Français, instruits eux-mêmes de leurs projets, s'avançaient de leur côté sur St-Aubin" (3)

"Là furent avertiz, que sans nulle faulte ils seraient rencontrez par ceulx de l'armée de France". (4)

Cette nouvelle fut la cause d'un nouveau désordre, des bruits s'étant une fois de plus répandus que les deux princes français avaient vendu les Bretons au roi de France "et se vouloient les gens de guerre desbander, entrant en défiance d'estre trahis, et si l'ennemi eust esté plus loing et qu'ils n'eussent pas eu crainte d'estre chargés ayant le dos tourné, il estoit apparent qu'ils se fussent retirez". (5)

Pour éviter cette débandade et donner une preuve visible de leur loyauté, le duc d'ORLÉANS et le prince d'ORANGE acceptèrent de combattre à pied dans le rang des fantassins bretons et allemands, détruisant ainsi tout soupçon, "mais s'excluant de tout commandement." (6) Le 27 était un dimanche. Chacun a le sentiment qu'on se prépare à un engagement décisif avec les Français. la plupart des soldats bretons et leurs chefs se confessent et communient, préparant leur âme avant la bataille qui sera peut être pour eux la dernière.

L'armée bretonne part d'Orange le lundi 28 au matin, se dirigeant vers Saint-Aubin-du-Cormier, jusqu'à Saint-Ouen-des-Alleux par la route de Fougères puis bifurquant au sud par le vieux chemin de Saint-Marc. Elle va s'établir vraisemblablement sur la côte 121 en la commune de Mézières-sur-Couësson, à 2 km 1/2 de Saint-Aubin, sur le bord Est de la route de Sens de Bretagne, face à une vaste lande qui porte encore aujourd'hui

(1) - Bertrand d'Argentré. "Histoire de Bretagne".

(2) - Ogée. "Dictionnaire de Bretagne." Tome II.

(3) - Le Bouteiller. "Note sur l'histoire de la ville et du pays de Fougères". Tome III. p. 269.

(4) - Alain Bouchard. "Grande Cronique de Bretagne".

(5) - La Borderie. Pocquet. Tome IV. p. 550, 551.

(6) - Fut advisé que le duc d'Orléans et le prince d'Orange se mettraient à pied en la bataille avec les allemands (Alain Bouchart).

le nom de "Lande de la Rencontre", bordée à l'Ouest par la forêt de Haute Sève, à l'Est par le bois d'Ussel, au Sud par le ruisseau de l'étang d'Ouée, au Nord par les coteaux formant la ligue du Sillon de Bretagne. "C'était", nous fait remarquer LA BORDERIE, "une position admirable et unique pour une grande bataille." A droite les chênes séculaires de la forêt de Haute Sève, à gauche les taillis du bois d'Ussel, devant une vaste plaine légèrement vallonnée et coupée de quelques roches granitiques émergeant du sol. C'est dans ce cadre de verdure, par une chaude soirée de la fin de juillet, au milieu de ce paysage d'un caractère si breton (1) que devait se dérouler le premier acte d'un drame qui allait aboutir, par une série de complots du destin, à la fin de l'indépendance bretonne. "Les courts ajoncs et la bruyère rose des landes allaient boire à flots le sang breton". (1)

Pendant les troupes prennent leur formation de combat. A gauche l'avant-garde, commandée par le maréchal de RIEUX, formée de 400 lances soient 4 compagnies, l'élite de l'armée bretonne, avec en outre les 300 archers anglais du comte de SCALES, soldats réputés.

Pour faire croire à l'ennemi que ce secours était plus important, le maréchal de RIEUX avait eu l'idée insolite de faire revêtir à 1.700 archers bretons des hocquetons (c'est à dire des vestes de combat) à croix rouges (2) "et par ce moyen semblait qu'il avait 2.000 anglais". En tout 4.400 hommes.

Le corps de bataille ou "la bataille", formé surtout de fantassins et flanqué de cavaliers aux ordres d'Alain d'ALBRET, le plus hétéroclite, comptait 1.000 basques et espagnols "prêtés" par Ferdinand le Catholique avec pour capitaine Mosen GRALLA, 2.500 gascons que d'ALBRET avait tirés de ses propres domaines, 800 lansquenets allemands et flamands envoyés par MAXIMILIEN, auxquels s'ajoutaient 1.000 francs archers bretons dont le commandement avait été finalement confié au prince d'ORANGE, soit un total d'un peu plus de 5.000 hommes.

L'arrière-garde, conduite par le baron de CHATEAUBRIAND constituait la réserve. Forte à peine de 2.000 hommes elle était composée de cavalerie mais comptait aussi beaucoup de "vivandiers", peu accoutumés à combattre. L'artillerie, placée au centre était dirigée par le lieutenant Jean LOUYS. En tout donc 11.500 hommes environ.

"Cet ordre", nous dit d'ARGENTRÉ, "fut tenu le dimanche vingt-septième de juillet ; mais l'ennemy ne vint point ce jour là. Le lundi vingt-huitième en suivant, l'ordre fut tenu de même, et se plantèrent les Bretons sur le grand chemin de l'ennemy, ayant un petit bois taillis à costé, situé entre Saint-Aubin et le bourg d'Orange". (3)

Après la prise de Fougères, LA TRÉMOILLE pensait marcher sur Dinan, mais ayant appris que les Bretons se dirigeaient vers Saint-Aubin il s'était résolu à modifier son propre ordre de marche pour protéger la place, décidé à attaquer les Bretons qu'il savait affaiblis par les divisions entre les différents capitaines.

"L'on nous a escript de plusieurs lieux que les bretons ne peuvent faire assemblée de gens et qu'ilz sont en grant division et très mal prez d'assièger ne de combatre". (4)

(1) - *La Borderie*. Pocquet. Tome IV. p. 550, 551.

(2) - *Les nations chrétiennes, peut être depuis les Croisades avaient pour emblème une croix, chacune d'une couleur différente, rouge pour les anglais, noire pour les bretons, blanche pour les français, verte pour les flamands, etc.*

(3) - *Bertrand d'Argentré. "Histoire de Bretagne"*.

(4) - *Correspondance de Charles VIII avec Louis de la Trémoille*.

L'armée française prit probablement la direction de Javené puis bifurqua à l'Ouest par l'ancien chemin Chasles, par Billé, Vendel jusqu'à Saint-Jean-sur-Couësnon et, à partir de là, par des chemins de traverse et même à travers champs, ce qui explique le désordre relatif de leurs troupes quand ils arrivèrent à Saint-Aubin : "Fessi de via, præda onusti, gregatim... diviso agmine, sanctum Albinum petentes" (fatigués de la route, chargés de butin... ils allaient par petits groupes, en troupes éparses, cherchant à gagner Saint-Aubin). (1)

A Saint-Aubin les français sont informés que l'armée bretonne est proche. Bertrand d'ARGENTRÉ parle d'une escarmouche qui dura bien deux heures entre les "coueurs" (c'est à dire les éclaireurs) des deux armées qui s'étaient rencontrés au moment où, de part et d'autre, "ils exploroient les abords d'un petit estang pour y asseoir leur campement", probablement l'étang de la Roussière, à deux kilomètres au nord-ouest de la Lande de la Rencontre. (2) LA TRÉMOILLE décide de marcher contre elle immédiatement et fait prendre à ses troupes le chemin de Saint-Marc qui les conduit, à travers le bois d'Usel et de la Chaine, droit au village de Moronval : débouchant sur la lande, ils aperçoivent brusquement à 800 mètres à peine sur leur droite sur le versant d'un coteau, l'armée des bretons "qui ia (déjà) estoit en bataille et en moult bel ordre".

Les Français ne s'attendaient pas à rencontrer l'ennemi aussi vite. "Or ne pensoient-ils pas que l'armée de Bretagne fust si près et venoient à la file", dit d'ARGENTRÉ, dont le témoignage est d'autant plus précieux qu'il a sans doute connu des survivants de la bataille, et surtout a utilisé une relation contemporaine, aujourd'hui perdue, qui avait été dressée sous les yeux de la duchesse Anne, en octobre 1488. (3)

Cette affirmation se trouve d'ailleurs confirmée par le nom même qui est resté au théâtre de ce combat et qui s'est maintenu jusqu'à nos jours : "Lande de la Rencontre", ce qui signifiait en ancien français un engagement inopiné entre deux armées, le mot "bataille" étant utilisé seulement quand ces deux armées offraient et acceptaient réciproquement le combat.

Tous les historiens anciens s'accordent à remarquer par ailleurs que, si les Bretons avaient alors rapidement attaqué, ils auraient remporté la victoire sur une armée qui n'était pas encore en ordre de bataille. Alain BOUCHARD cite un témoin oculaire, le sire de MONTFAUCON, qui faisait partie de l'avant-garde de l'armée royale avec une dizaine ou une douzaine d'hommes : "E lui ay ouï dire depuis plusieurs foys, que si les Bretons en ordre qu'ils tenoient eussent marché en avant, ils eussent deffait facilement l'armée du roy, et du moins l'eussent mise en fuite", ce que confirme la relation latine inspirée par les souvenirs du duc d'ORLÉANS, ou par ceux de DUNOY.

Selon Bertrand d'ARGENTRÉ "le maréchal de RIEUX voulait faire marcher ; autant en disait le capitaine MONTFORT (un des auxiliaires anglais); mais les autres ne s'y voulurent pas accorder. Le comte de DUNOY et le duc d'ORLÉANS estaient toujours d'une (même) opinion. Tandis qu'ils le firent long (qu'ils perdaient du temps) l'ennemy eust le loisir de se recueillir, mettre en bataille, et faire avancer l'artillerie".

(1) - Barthélémy de Loche, *Historien latin de Louis XII*.

(2) - En 1648 des fouilles opérées près de l'étang de la Roussière livrèrent des épées aux armes de La Trémoille et un lot d'armes diverses (Charles Filly, "Le Nouvelliste de Bretagne" 27 juillet 1916).

(3) - La Borderie. Pocquet. "Histoire de Bretagne". Tome IV. p. 554.

L'inaction des Bretons va en effet permettre à LA TRÉMOILLE de déployer complètement ses troupes. Il place son avant-garde à droite, sous les ordres d'Adrien de L'HOSPITAL, "vieil capitaine françois", confie l'arrière-garde au sire de BAUDRICOURT, gouverneur de Bourgogne, et prend lui-même la direction du centre avec pour lieutenant un condottière napolitain au service de la France, Jacobo GALIOTA, remarquable tacticien.

Il dispose son artillerie au centre, sous les ordres du sire de BRISSAC et prend le temps de faire creuser un fossé pour la protéger : une artillerie très puissante, très supérieure à ce que les Bretons ont pu aligner de l'autre côté.

Les Français ont également la supériorité du nombre : 15.000 hommes, dont des compagnies d'ordonnances royales bien entraînées et disciplinées, et 5 à 6.000 mercenaires suisses, splendides combattants, "les plus beaux hommes qu'il soit au monde" selon l'expression de CHARLES VIII, face à une armée bretonne composée pour une forte part de milices populaires, courageuses et prêtes à verser leur sang, mais forcément moins au fait de l'art de la guerre que ces soldats de métier.

Les français ont surtout l'unité de commandement qui vient encore, en ce moment crucial, de faire défaut aux Bretons.

Le combat commence par une décharge générale des deux artilleries qui fauche, dans chacun des deux camps, beaucoup de monde. C'était alors la coutume de tirer au début du combat, car on mettait beaucoup de temps par la suite à recharger les pièces.

Puis l'avant-garde des bretons, sous le commandement de RIEUX, s'élance contre la droite des français, dévalant la pente du côteau au cri de "Saint-Samson !" qui était le saint du jour, et un des saints fondateurs de la Bretagne. Les Suisses criaient de leur côté Saint-Lau, Saint-Lau. (1)

Leur impétuosité est telle qu'ils firent "reculer les françoys plus de cent ou dix-vingt pas" (200) (d'ARGENTRÉ) tandis qu'au centre le corps de bataille s'ébranle à son tour, conduit par Alain d'ALBRET, pour soutenir l'attaque.

La mêlée devient générale. De tous les côtés les coups pleuvent, le sang coule, les hommes tombent (2). Les archers anglais se montrent à la hauteur de leur renommée et combattent avec un courage intrépide. Malheureusement, à ce moment, le capitaine BHLER, qui était à la tête d'un corps allemand, gêné par le feu de l'artillerie française qui tirait encore quelques coups, "ne print point le chemin qui lui fut commandé". Pour mettre sa troupe à l'abri il va se placer derrière une légère élévation du terrain provoquant un "pli" dans le front des combattant bretons, dont la ligne s'incurve "comme un croissant", découvrant le centre.

GALIOTA qui n'attendait que cette occasion (3) crie à LA TRÉMOILLE : "Donnons plus bas", et se précipite à la tête de 400 cavaliers bardés de fer (4) "en l'endroit du pli" tandis que 200 autres tournaient l'avant-garde pour la charger. Les Bretons

(1) - La Borderie. Pocquet. "Histoire de Bretagne". Tome IV. p. 553.

(2) - La Borderie. Pocquet. "Histoire de Bretagne". Tome IV. p. 553.

(3) - Galiota ayant étudié les lieux, l'ordre de la bataille et la contenance des bretons avait proposé de couper leur centre, composé d'hommes de pied, en se ruant dessus avec une bande d'hommes d'armes "des mieux bardez et montez". (Jaligny "Histoire de Charles VIII").

(4) - La Borderie de Pocquet. "Histoire de Bretagne".

soutiennent d'abord avec intrépidité ce choc terrible. GALIOTA, mortellement blessé par un coup de couleuvrine (1), tombe sur un monceau de cadavres, mais son attaque avait fait céder le centre, mal appuyé par la cavalerie bretonne "placée sur les ailes", qui "fist très mal son devoir".

Les Français se jettent sur l'artillerie, massacrant les servants sur leurs pièces, semant partout le désordre et la mort, tandis que le deuxième groupe de cavaliers tombe sur l'arrière-garde du Sire de CHATEAUBRIAND.

Les "vivandiers" peu aguerris ne peuvent soutenir la charge, et cèdent à la panique (Alain BOUCHART). "Les troupes de pied françaises, à la suite des cavaliers, pénètrent vivement par la brèche ouverte, prenant à revers le corps de bataille, puis la gauche des bretons" (2) qui, assaillis par devant et par derrière commencent à se débander. L'avant-garde, pressée de tous côtés, doit reculer à son tour et battre en retraite, au milieu d'un cercle d'acier.

L'armée bretonne se disloque. Des groupes de combattants isolés continuent cependant à résister avec un grand courage, et se font tuer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre, protégeant la retraite du reste des troupes ducales.

Une partie des cavaliers s'enfuit à travers le bois d'Usel, poursuivie par les Français jusqu'à Mézières. D'ALBRET et RIEUX ont réussi à se dégager, grâce à l'excellence de leurs montures. Celui-ci pu gagner Dinan, tandis que l'autre allait se réfugier à Nantes.

La lutte de plus en plus inégale se transforme alors en carnage (non pugna sed caedes fuit). (3) Les pertes effroyables subies par les Bretons, qui ont laissé sur le terrain plus de la moitié de leur effectif, près de 6.000 morts, témoignent de leur héroïsme, mais aussi de l'acharnement de leurs adversaires.

Les français n'avaient perdu que 12 à 1.500 hommes, et un seul capitaine GALIOTA.

A 6 heures, tout était fini. Commencé à 2 heures de l'après-midi l'engagement n'avait duré que 4 heures.

Parmi les morts de l'armée ducale un nombre considérable de chevaliers des plus illustres lignées, dont le jeune prince de LÉON, François de ROHAN, âgé de 18 ans, le propre fils aîné du vicomte de ROHAN, qui, lui, trahissait et combattait, avec son fils cadet, dans les rangs de l'armée française. Les sires de PONT-L'ABBÉ, de la ROCHE-JAGU, de KERMARQUER, Thomas de la MARCHE, Tanguy de KERMAVAN, Pierre de FRANCHEVILLE, le capitaine Claudé de MONTFORT et le comte de SCALES, le brave des braves avec presque tous ses archers anglais. (4)

L'histoire n'a pas retenu, hélas, les noms des combattants des milices locales, dont le sang coula à flots au cours de cette journée pour la défense du sol breton. Pas une famille de Saint-Aubin-du-Cormier sans doute, ni des communes avoisinantes qui ne perdit alors quelqu'un des siens. Le prince d'ORANGE, Jean de CHALONS qui commandait, nous l'avons vu un corps d'infanterie bretonne, resta le dernier sur le champ de bataille et "y fit de grandes armes".

(1) - Sorte de petit canon portatif au tube long et effilé.

(2) - *La Borderie*. Pocquet. "Histoire de Bretagne". Tome IV. p. 553.

(3) - *Relation latine de la bataille*.

(4) - Un poète anglais Percy G. Stone a composé sur ce sujet un poème intitulé "Saint Aubin" sur la mort glorieuse d'Édouard Wydeville (Lord Scales) tombé avec presque tous ses compagnons, que l'on trouvera à la fin de cet ouvrage.

A la fin, “voyant tout rompu il se mit-terre-à-dent entre les mortz, et déssira sa croix noire” (l’emblème de l’armée bretonne) mais un archer français le reconnu et lui dit :

- “Monseigneur, si vous voulez, je vous saulverai”.
- “Mon amy à qui cuides-tu parler ?” (crois-tu)
- “Vous estes Monseigneur le prince, j’ay autrefois esté de vostre compagnie”.
- “Mon amy, si tu me saulves, je te feray riche à jamais”. (1)

L’archer alla chercher quelques compagnons auxquels Orange se rendit. Le duc d’Orléans qui combattait au milieu des lanquenets allemands réfugiés dans le bois d’Usel, se refusait à fuir, “se battant en désespéré” (La Borderie).

Reconnu à sa riche armure “écrevisse” (c’est à dire formée de plaques qui s’emboîtaient, en glissant les unes sur les autres) il fut fait prisonnier par le capitaine suisse SPAETING, du canton de Saint-Gall, alors que ses compagnons, échauffés par l’action, et pour venger les leurs, tombés en grand nombre, voulaient le dépêcher en l’autre monde. Conduit à Saint-Aubin, il fut enfermé dans la cave d’une maison que l’on montrait encore, selon l’annotateur d’OGÉE (2), au siècle dernier “devenue une auberge mais dont quelques fenêtres avaient conservé de massifs barreaux de fer et qui, pas son antiquité, ne dementait par la tradition” (3). Mais les soldats avinés s’attroupent devant la porte, et réclament le prisonnier sous prétexte d’en tirer une rançon. Le duc offensé par leur insolence, demande une épée pour aller donner une leçon à ces ribauds mais L’HOSPITAL (le frère du lieutenant de LA TRÉMOILLE) qui l’avait en sa garde, lui répondit qu’il ne convenait pas à un prisonnier de se servir de l’épée, et ajouta qu’il allait apaiser ce tumulte et faire retirer ces soudards.

Le soir LA TRÉMOILLE aurait invité à dîner le duc d’ORLÉANS et le prince d’ORANGE et les aurait fait asseoir à la place d’honneur, conviant également à sa table les principaux officiers français prisonniers.

Au dessert, deux moines franciscains pénètrent dans la salle. Les assistants tremblent, ne doutant pas que ces moines ne vinssent pour les préparer à la mort. Le général aurait alors rassuré les princes : “je n’ai pas de pouvoir sur vous, votre sort dépend du jugement du roi, mais vous, chevaliers, vous avez trahi votre foi, votre pays et votre roi, vous allez mourir !”

Et il aurait envoyé au supplice les officiers français, malgré leurs prières et leurs larmes.

Cet épisode... rapporté pour la première fois par “la vie latine de LOUIS XII”, publié par Godefroy de LOCHES, prieur de Notre-Dame de Bonne Nouvelle à Orléans (4), et repris par la suite par presque tous les historiens, dont le plus récent, Bernard QUILLET dans sa “Vie de Louis XII” (5), a été contesté par LA BORDERIE. Une chose seulement est certaine, c’est l’exécution à Saint-Aubin, “sur ung hault eschauffaut”, de deux hommes d’armes français.

Pour le prince d’ORLÉANS, par contre, c’était le début d’une très longue et dure captivité, même s’il n’est pas certain qu’il ait été jeté dans une cage de fer par la Régente, Anne de BEAUJEU, digne fille de son père, à l’instar du cardinal de LA BALUE, comme l’affirme l’annotateur d’OGÉE.

(1) - Alain Bouchard. “Grande Cronique de Bretagne”.

(2) - Ogée. “Dictionnaire de Bretagne”. Tome II. p.702.

(3) - Banéat. “Le département d’Ille et Vilaine”. Tome II.

(4) - La Borderie. Pocquet. Tome IV. p. 554.

(5) - Éditions Fayard 1986 (p. 117).

“Le souvenir de cette sanglante journée se maintiendra longtemps dans la mémoire populaire”. Outre le nom même de “Lande de la Rencontre”, deux croix de granit s’élevaient, et restèrent jusqu’à la Révolution à l’endroit où la bruyère avait bu plus largement le sang breton. De plus un coin du bois d’Ussel, où des milliers de corps furent enfouis, a gardé le nom de “charnier” (ou cimetière).

Un poirier sauvage ou “bézier”, qui poussait là, ayant atteint une taille extraordinaire, on l’appela “le bézier au charnier” (1). Mais si l’on en croit l’annotateur d’Ogée (2) il faudrait plutôt dire “le charnier aux bézillés”, d’un vieux mot de l’ancien français qui signifiait “tuer, massacrer”, et qui serait d’origine celtique.

Sur un autre point de la lande, trois champs de la ferme de la Roëllerie portent encore le nom de “champs des bézillés”, ce qui confirmerait cette interprétation.

Les cultivateurs ont souvent trouvé à Moronval des fragments d’armures, rongés par la rouille, et tombant presque en poussière, et aussi des pièces d’or ou d’argent (3), mais aucune fouille n’a encore été effectuée de façon systématique.

L’annonce de la défaite de Saint-Aubin-du-Cormier, la destruction de l’armée bretonne, provoqua en France une explosion d’allégresse. La Bretagne, elle, était frappée de stupeur. “Onc ne fut si grand étonnement par tout le pays” dit d’ARGENTRÉ (4). Fort de sa victoire, et voulant profiter de cette heure d’effarement et de panique générale (5), LA TRÉMOILLE rassemble son armée et marche immédiatement sur Rennes, dont il commence l’investissement, promettant à la ville, par la voix de ses hérauts, un châtement exemplaire, si elle ne se rend à merci, tandis que ses troupes mettent tout le pays en coupe réglée.

Mais les bourgeois de Rennes sont animés du même patriotisme que ceux de Nantes. Leur réponse est digne de l’antique : “Ne pensez pas que vous soyez déjà seigneur en Bretagne. Le roi n’a aucun droit sur cette duchée. Le grand nombre des combattants ne donne pas toujours la victoire, souvenez-vous de Crécy et de Poitiers... Seigneurs héraults ! Je vous fait assavoir, qu’en ceste bonne ville de Rennes, il y a quarante mil hommes, dont vingt mil sont de telle résistance que, moyennant la grâce de Dieu, si le seigneur de la Trimouille et son armée viennent assiéger ceste ville, autant y gagneront-ils, comme ils ont gagné devant la ville de Nantes... Nous ne craignons le roi ne toute sa puissance. Et pour ce, retournez au seigneur de la Trimouille, et lui faictes le raport de la joyeuse response que nous vous avons faicte, car de nous n’aurez aultre chose pour le présent”.

Devant la détermination des Rennais, qui ont admirablement fortifié leur ville, mobilisé toute la population, et qui disposent d’une excellente artillerie, LA TRÉMOILLE, qui a retenu la leçon de Nantes, aura la sagesse de ne pas aller trop loin. Il lève le siège, et envoie une partie de son armée sur Dinan, proie plus facile, défendue seulement par une trentaine de gentilhommes, et qui est contrainte de capituler, mettant lui-même le siège devant Saint-Malo.

(1) - La Borderie. Pocquet. “Histoire de Bretagne”. Tome IV. p. 554.

(2) - Ogée. “Dictionnaire de Bretagne”. Tome II. p. 704.

(3) - Le Bouteiller. “Notes sur l’histoire de la ville et du pays de Fougères”. (Tome III p.281).

(4) - Histoire de Bretagne (1^{ère} édition 1582).

(5) - La Borderie. Pocquet. “Histoire de Bretagne”. Tome IV. p. 554.

Cette place était réputée imprenable, protégée par de puissants remparts et par la mer, mais, devant l'ultimatum français, les Malouins, à la différence des Rennais, font montre de la dernière lâcheté. Ils rendent leur ville aux Français, sous la condition que leurs vies et leurs biens soient préservés. Leur livrant par contre les immenses richesses que leurs compatriotes, confiant en l'invulnérabilité de la ville, leur avaient confiées. L'armée française en retira un somptueux butin, et les Malouins une honte éternelle !

La capitulation de Saint-Malo sans combat était un désastre pour la Bretagne, pire que la défaite de Saint-Aubin-du-Cormier. On pouvait refaire une armée, on ne pouvait reprendre une telle ville "l'un des boulevards du duché" (1) (2).

Sans armée, sans argent, son pays dévasté, son peuple en proie aux pires exactions, le malheureux FRANÇOIS II devra se résigner à demander la paix.

La dame de BEAUJEU et plusieurs des membres du conseil royal voulaient pousser leur avantage jusqu'au bout, et achever la conquête de la Bretagne ; mais le chancelier de ROCHEFORT, homme sage et prudent, réussit à persuader CHARLES VIII de n'en rien faire, lui remontrant qu'il n'avait aucun droit sur ce pays, et que l'entreprise était beaucoup plus risquée qu'il n'y pouvait paraître.

Le sursaut national qui avait abouti à la levée en masse des paysans de Basse-Bretagne pour la délivrance de Nantes pouvait se reproduire. On redoutait un soulèvement général de la population.

De plus l'Europe, dont la réaction avait été jusqu'ici bien lente, commençait à réaliser les redoutables conséquences de son apathie, quelle énorme puissance pouvait donner au royaume de France la conquête de l'État breton, ce "Pérou des Français", "riche contrée", une des plus prospères de l'Occident, dotée d'une flotte incomparable. La paix fut signée le 19 août 1488 au château du Verger, dernière humiliation pour le souverain breton car ce château appartenait à un breton renégat, Pierre de ROHAN, depuis longtemps au service du roi de France et connu dans l'histoire sous le nom de maréchal de GIÉ.

Les conditions en étaient léonines :

FRANÇOIS II s'engageait à faire sortir "incontinent" du duché les princes et les troupes étrangères, à ne pas marier ses filles sans le consentement du roi. Il abandonnait au roi les places fortes de Saint-Malo et Fougères, Dinan et Saint-Aubin jusqu'à l'accomplissement de toutes les clauses du traité ; de plus il devait prêter au roi l'hommage lige.

Ce traité désastreux "finlandisait" la Bretagne. "Il ouvrait ses frontières et permettait au roi de porter la guerre quand il le voudrait au cœur même du pays". (3)

Le Duc, déjà usé et malade, en mourut de douleur. Une condition surtout bouleversait et plongeait dans la honte et le remords son âme chevaleresque : c'était l'obligation qui lui était faite par le gouvernement du roi de France de lui remettre, nous dirions "d'extrader", les réfugiés français qui avaient cherché asile en Bretagne. Jusqu'au milieu

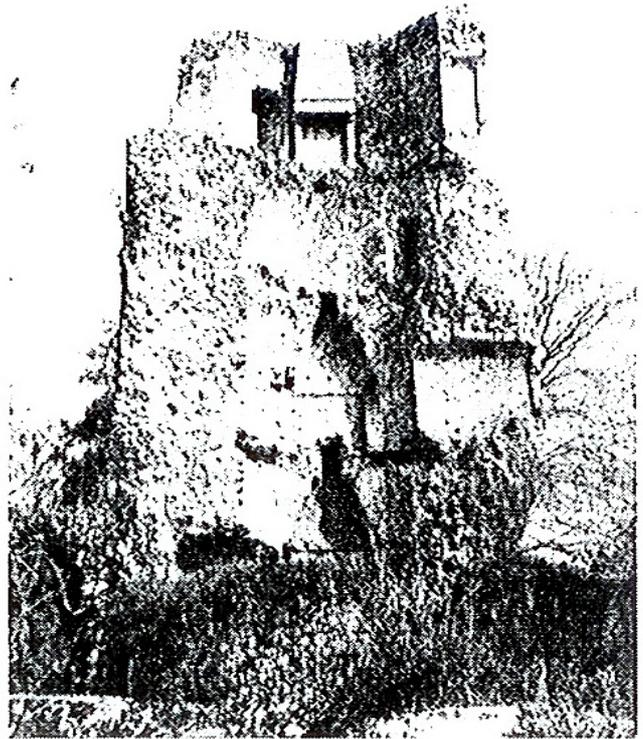
(1) - La Borderie. Pocquet. "Histoire de Bretagne". Tome IV. p. 557.

(2) - "Si les bretons furent affaiblis à cause de la journée de Saint-Aubin la prise de Saint-Malo les mit encore davantage hors de tout espoir de salut et ne voyaient plus aucune ressource ni remède à leurs maux, sinon d'avoir final recours à la bonne grâce et miséricorde du roy". (G. de Jaligny. "Histoire de Charles VIII". p.55).

(3) - La Borderie. Pocquet. "Histoire de Bretagne". Tome IV. p. 558.

de son agonie cette pensée le poursuivait et, jusqu'au dernier instant, il ne cessa d'implorer pour eux la clémence de son vainqueur. "Chargé d'ennuy, de vieillesse et de mélancolie" il rendit son âme à Dieu le 9 septembre 1488, laissant son trône à sa fille aînée, une frêle petite princesse de 11 ans 1/2.

Au lendemain de la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, au mois de mai 1489, CHARLES VIII fit demanteler sa forteresse, ne laissant subsister que la moitié du donjon coupé en deux verticalement, comme par dérision, ce donjon, si bien maçonné que ses vestiges ont résisté depuis aux tempêtes des siècles et qu'il reste encore aujourd'hui, comme un témoignage d'un douloureux passé.



LE BILLET ò ARTHUR

Lieu de la « Rencontre » : quel drôle de nom pour le lieu de cette terrible bataille historique qui décida du sort de la Bretagne. Quand on parle en français de rencontre ce terme ne revêt-il pas en effet une connotation positive : « *rencontre amicale, rencontre sportive, rencontre amoureuse, rencontre au sommet de 2 chefs d'Etat ...* » ?

Ainsi par ce terme de « Rencontre » le commun des mortels pourrait en déduire que les armées bretonnes et françaises ne se seraient pas battues mais tout simplement « rencontrées » à Saint-Aubin du Cormier par un bel Eté 1488 !

Et pourtant en Juillet 2013 (soit 525 ans après la bataille) c'est paradoxalement le cas : deux armées bretonne et française s'observent sans se battre de part et d'autre du *no man's land* que constitue la Lande de la Rencontre : l'armée immobile de menhirs plantés par le Musée Archipel Breton au lieu dit Koad Sav Pell pour symboliser les lignes mêmes de l'armée bretonne semble défier pour l'éternité l'armée française représentée par le 11 ème Régiment d'Artillerie de Marine de la Lande d'Ouée installé juste en face ...

Arthur



KENTOC'h MERVEL EGET BEZAÑ SAOTRET

A L'OCCASION DE L'ANNIVERSAIRE DE LA BATAILLE EUROPÉENNE
DE SAINT AUBIN DU CORMIER DU 28 JUILLET 1488,
QUI SE SOLDA PAR LA DÉFAITE DE L'ARMÉE BRETONNE ET ALLIÉE
(ANGLAIS, GERMAINS ET FLAMANDS, BASQUES, GASCONS ET CASTILLANS ...)
CONTRE L'ARMÉE FRANÇAISE
(AVEC MERCENAIRES SUISSES, GÊNOIS, NAPOLITAINS ...),

RASSEMBLONS NOUS DANS LA PAIX ET LE SOUVENIR.
CETTE DÉFAITE SONNA LE GLAS DE L'INDÉPENDANCE
DU DUCHÉ DE BRETAGNE.

SOUVENONS NOUS DES 6000 SOLDATS BRETONS ET ALLIÉS
QUI ONT DONNÉ LEUR VIE POUR L'INDÉPENDANCE BRETONNE.

ḁalc'homp sonj!

ISSN 2105-7184

Imprimerie BRUNEAU

37, rue de la Motte-Baril

35000 RENNES